P. Raniero Card. Cantalamessa, ofmcap

LA LITURGIE DE LA PAROLE

Première Prédication, Carême 2022

Parmi les nombreux maux infligés à l’humanité par la pandémie de Covid, il y a eu au moins un effet positif du point de vue de la foi. Elle nous a fait prendre conscience du besoin que nous avons de l'Eucharistie et du vide que crée le fait d’en être privés. Pendant la période la plus aiguë de la pandémie en 2020, j'ai été fortement impressionné - et avec moi je pense bien d'autres - par ce que cela signifiait de suivre à la télévision chaque matin la Sainte Messe célébrée par le pape François à Santa Marta.

Certaines Églises locales et nationales ont décidé de consacrer l'année en cours à une catéchèse spéciale sur l'Eucharistie, en vue d'un renouveau eucharistique dans l'Église catholique. Cela me semble une décision opportune et un exemple à suivre, en soulignant peut être quelque point parfois négligé. J'ai donc pensé apporter ma petite contribution à ce projet, en consacrant les méditations de ce Carême à une réflexion sur le mystère eucharistique.

L'Eucharistie est au centre de chaque temps liturgique, autant durant le Carême que dans les autres temps. C'est ce que nous célébrons chaque jour, la Pâque quotidienne. Chaque petit progrès dans sa compréhension se traduit par un progrès dans la vie spirituelle de la personne et de la communauté ecclésiale. Cependant, l’Eucharistie est aussi, malheureusement, la chose la plus exposée - du fait de sa répétitivité - à devenir routinière, à être retenue pour acquise. Dans la lettre *Ecclesia de Eucharistia* écrite en Avril 2003, saint Jean-Paul II dit que les chrétiens doivent redécouvrir et toujours entretenir « l’admiration eucharistique ». Nos réflexions voudraient servir à cela, c’est-à-dire à raviver l’émerveillement devant l’Eucharistie.

Parler de l’Eucharistie en temps de pandémie (et à présent avec les horreurs de la guerre dans les yeux) ce n'est pas nous abstraire de la réalité dramatique que nous vivons, mais une aide pour la regarder d'un point de vue plus élevé et moins contingent. L'Eucharistie est la présence dans l'histoire de l'événement qui a inversé à jamais les rôles entre vainqueurs et victimes. Sur la croix, le Christ a fait de la victime le vrai vainqueur : « *Victor quia victima* », saint Augustin le définit : Vainqueur parce que victime. L'Eucharistie nous offre la véritable clé de lecture de l'histoire. Elle nous assure que Jésus est avec nous, non seulement intentionnellement, mais réellement dans ce monde qui semble nous échapper à tout moment. Il nous répète : «Prenez confiance, j'ai vaincu le monde » (Jn 16:33).

*L'Eucharistie dans l'histoire du salut*

Partons d’une question : Quelle place l'Eucharistie occupe-t-elle dans l'histoire du salut ? La réponse est qu’elle n'occupe pas une place, mais qu’elle occupe toute la place ! L'Eucharistie est coextensive à l'histoire du salut. Cependant elle est présente de trois manières différentes, dans les trois temps – ou phases - différents du salut ; elle est présente dans l'Ancien Testament comme *figure* ; elle est présente dans le Nouveau Testament comme *événement,* et elle est présente au temps de l'Église comme *sacrement*. La figure anticipe et prépare l'événement, le sacrement « prolonge » et actualise l'événement.

Dans l'Ancien Testament, disais-je, l'Eucharistie est présente en image et en figure. L'une de ces figures est la manne, une autre le sacrifice de Melchisédek, une autre encore le sacrifice d'Isaac. Dans la séquence *Lauda Sion Salvatorem*, composée par saint Thomas d'Aquin pour la fête du *Corpus Domini*, on chante : « D’avance il est désigné en figures / Lorsqu’Isaac est immolé / L'agneau pascal sacrifié / La manne, donnée à nos pères » : *In figúris præsignátur, / cum Isaac immolátur: / agnus paschæ deputátur: / datur manna pátribus*. En tant que figures de l'Eucharistie, saint Thomas appelle ces rites « les sacrements de l'ancienne Loi[[1]](#footnote-1) ».

Avec la venue du Christ et son mystère de mort et de résurrection, l'Eucharistie n'est plus présente comme une figure, mais comme un événement, comme une réalité. Nous en parlons comme d’un « événement » parce que c'est quelque chose qui s'est produit historiquement, un fait unique dans le temps et dans l'espace, qui n'a eu lieu qu'une seule fois (*semel*) et qui ne se répète pas : le Christ, *« c'est une fois pour toutes, à la fin des temps, [qu'il] s'est manifesté pour détruire le péché par son sacrifice »*. (He 9, 26)

Enfin, au temps de l'Église, l'Eucharistie, disais-je, est présente comme un sacrement, c'est-à-dire sous le signe du pain et du vin, institué par le Christ. Il est important que nous comprenions bien la différence entre l'événement et le sacrement, en pratique, la différence entre l'histoire et la liturgie. Laissons saint Augustin nous aider :

Nous - dit le saint docteur - savons et croyons avec une foi très certaine que le Christ est mort une seule fois pour nous, lui juste pour les pécheurs, lui Seigneur pour les serviteurs. Nous savons parfaitement que cela n'est arrivé qu'une seule fois ; et pourtant le sacrement le renouvelle périodiquement, comme si ce que l'histoire proclame n'être arrivé qu'une seule fois se répétait plusieurs fois. Pourtant, événement et sacrement ne s'opposent pas, comme si le sacrement était fallacieux et que seul l'événement était vrai. En fait, de ce que l'histoire prétend être arrivé, en réalité, une seule fois, de cela le sacrement renouvelle souvent (*renovat*) la célébration dans le cœur des fidèles. L'histoire révèle ce qui s'est passé une fois et comment cela s'est passé, la liturgie veille à ce que le passé ne soit pas oublié ; non pas au sens qu’il le fait se reproduire (*non faciendo*), mais au sens qu’il le célèbre (*sed celebrando*).[[2]](#footnote-2)

Préciser le lien qui existe entre l'unique sacrifice de la croix et la messe est une chose très délicate et a toujours été l'un des points les plus discordants entre catholiques et protestants. Augustin utilise, on l'a vu, deux verbes : renouveler et célébrer, qui sont parfaitement corrects, à condition de les comprendre l'un à la lumière de l'autre ; la messe renouvelle l'événement de la croix en le célébrant (et non en le réitérant) et elle le célèbre en le renouvelant (pas en le rappelant seulement). Le terme, dans lequel se réalise aujourd'hui le plus grand consensus œcuménique, est peut-être le verbe utilisé par saint Paul VI, dans l'encyclique *Mysterium fidei* « représenter » [[3]](#footnote-3), entendu au sens fort de re-présenter, c'est-à-dire rendre présent à nouveau. En ce sens, nous disons que l'Eucharistie représente la croix.

Selon l'histoire, il n'y a donc eu qu'une seule Eucharistie, celle célébrée par Jésus avec sa vie et sa mort ; selon la liturgie, au contraire, c'est-à-dire grâce au sacrement, il y a autant d'Eucharisties qui ont été célébrées et seront célébrées jusqu'à la fin du monde. L'événement n'a eu lieu qu'une seule fois (*semel*), le sacrement a eu lieu « à chaque fois » (*quotiescumque*). Grâce au sacrement de l'Eucharistie, nous devenons mystérieusement contemporains de l'événement ; l'événement est présent à nous et nous à l'événement.

Nos réflexions de Carême porteront sur l'Eucharistie dans son état  actuel, c'est-à-dire en tant que sacrement. Dans l'ancienne Église, il y avait une catéchèse spéciale, dite mystagogique, qui était réservée à l'évêque et était donnée après, et non avant, le baptême. Son but était de révéler aux néophytes le sens des rites célébrés et la profondeur des mystères de la foi : baptême, confirmation ou onction, et en particulier l'Eucharistie. Ce que nous avons l'intention de faire, c'est une petite catéchèse mystagogique sur l'Eucharistie. Pour rester ancrés le plus possible dans sa nature sacramentelle et rituelle, nous suivrons de près le développement de la messe dans ses trois parties - liturgie de la Parole, liturgie eucharistique et communion -, en ajoutant à la fin une réflexion sur le culte eucharistique en dehors de la messe.

*La liturgie de la Parole*

Chaque jour, d'un même cœur, ils fréquentaient assidûment le Temple, ils rompaient le pain dans les maisons, ils prenaient leurs repas avec allégresse et simplicité de cœur ;

Au tout début de l'Église, la liturgie de la Parole était détachée de la liturgie eucharistique. Les disciples, rapportent les Actes des Apôtres, *« chaque jour, d’un même cœur, ils fréquentaient assidûment le Temple »* ; là, ils écoutaient la lecture de la Bible, récitaient les psaumes et les prières avec les autres Juifs ; c’était leur liturgie de la Parole. Puis ils se réunissaient séparément, chez eux, où *« ils rompaient le pain »*, c'est-à-dire célébraient l'Eucharistie (cf. Ac 2, 46).

Cependant, cette pratique est vite devenue impossible à cause de l'hostilité à leur égard de la part des autorités juives, et parce que les Écritures avaient désormais acquis pour eux une nouvelle signification, toutes orientées vers le Christ. C'est ainsi que l'écoute de l'Écriture s'est également déplacée du Temple et de la synagogue vers les lieux de culte chrétiens, prenant peu à peu la physionomie de l'actuelle liturgie de la Parole qui précède la prière eucharistique. Dans la description de la célébration eucharistique faite par saint Justin au IIème siècle, non seulement la liturgie de la Parole en fait partie intégrante, mais les lectures de l'Ancien Testament sont maintenant rejointes par ce que le saint appelle « les souvenirs des apôtres », c'est-à-dire les Évangiles et les Lettres, en pratique le Nouveau Testament[[4]](#footnote-4).

Écoutées dans la liturgie, les lectures bibliques acquièrent un sens nouveau et plus fort que lorsqu'elles sont lues dans d'autres contextes. Leur but n'est pas tant de mieux connaître la Bible, comme lorsqu'on la lit chez soi ou dans une école biblique, que de reconnaître celui qui se rend présent à la fraction du pain ; leur but était d'éclairer à chaque fois un aspect particulier du mystère qu’on va recevoir. Cela apparaît clairement dans l'épisode des deux disciples d'Emmaüs. C'est en écoutant l'explication des Écritures que leur cœur commença à fondre, de sorte qu'ils purent alors le reconnaître « à la fraction du pain » (Lc 24, 1 sq.). Cette explication de Jésus ressuscité fut la première « liturgie de la Parole » de l'histoire de l'Église.

Deuxième caractéristique : au cours de la messe, non seulement les paroles et les épisodes de la Bible sont racontés, mais ils sont revécus ; la mémoire devient réalité et présence. Ce qui s'est passé « à ce moment-là » se passe « à ce moment-ci », « aujourd'hui » (*hodie*), comme aime à s'exprimer la liturgie. Nous ne sommes pas seulement des auditeurs de la Parole, mais des interlocuteurs et des acteurs de celle-ci. C'est à nous, présents là, que la Parole s'adresse ; nous sommes appelés à prendre la place des personnages évoqués.

Quelques exemples nous aideront à comprendre. Une fois on lit, en première lecture, l'épisode de Dieu parlant à Moïse du milieu du buisson ardent : nous sommes, à la messe, devant le vrai buisson ardent... Une autre fois on parle d'Isaïe recevant sur ses lèvres l'ardent charbon qui le purifie pour la mission : nous sommes sur le point de recevoir le vrai charbon ardent sur nos lèvres, le feu que Jésus est venu apporter sur la terre... Ézéchiel est invité à manger le rouleau des oracles prophétiques : nous nous apprêtons à manger celui qui est la parole elle-même faite chair et faite pain.

La chose devient encore plus claire si nous passons de l'Ancien Testament au Nouveau, de la première lecture au passage de l'Évangile. La femme qui a souffert d'une hémorragie est sûre d'être guérie si elle peut toucher le bord du manteau de Jésus : et nous, qui sommes sur le point de toucher plus que le bord de son manteau ? Une fois, alors que j'écoutais l'épisode de Zachée dans l'Évangile, j'ai été frappé par sa « pertinence ». J'étais Zachée, c’était à moi qu’était adressée la parole : *« Aujourd'hui il faut que j'aille demeurer dans ta maison »* ; c'est de moi qu'on pouvait dire : *« Il est allé loger chez un homme qui est un pécheur ! »* et c'est à moi, après que je l’aie reçu dans la communion, que Jésus disait : *« Aujourd'hui, le salut est arrivé pour cette maison »* (cf. Lc 19, 5-9).

Ainsi avec chaque épisode de l'Évangile. Comment ne pas s'identifier au cours de la messe au paralytique à qui Jésus dit : *« Mon enfant, tes péchés sont pardonnés »* et *« Lève-toi et marche »* (cf. Mc 2, 5, 11) ; à Siméon tenant l'Enfant Jésus dans ses bras (cf. Lc 2, 27-28) ; à Thomas touchant ses plaies (Jn 20, 27-28) ? Le deuxième dimanche du Temps Ordinaire du cycle liturgique actuel, il y a le passage de l'Évangile dans lequel Jésus dit à l'homme à la main paralysée : *« "Étends la main". Il l'étendit, et sa main redevint normale »*. (Mc 3, 5) Nous n'avons pas la main paralysée ; cependant, nous avons tous, certains plus ou moins, des âmes paralysées, des cœurs flétris. C'est à l'auditeur que Jésus dit à ce moment-là : « Étends ta main ! Étendez votre cœur devant moi, avec la foi et la disponibilité de cet homme ».

L'Écriture proclamée pendant la liturgie produit des effets qui dépassent toute explication humaine, à la manière des sacrements qui produisent ce qu'ils signifient. Les textes divinement inspirés ont aussi un pouvoir de guérison. Après la lecture du passage de l'Évangile à la messe, la liturgie invitait autrefois le ministre à embrasser le livre en disant : « Que les paroles de l'Évangile effacent nos péchés » (*Per evangelica dicta deleantur nostra delicta*).

Tout au long de l'histoire de l'Église, des événements importants se sont produits à la suite de l'écoute de lectures bibliques pendant la messe. Un jour, un jeune homme entendit le passage de l'Évangile où Jésus dit à un jeune homme riche : *« Si tu veux être parfait, va, vends ce que tu possèdes, donne-le aux pauvres, et tu auras un trésor dans les cieux. Puis viens, suis-moi. »* (Mt 19, 21) Il comprit que ces mots lui étaient adressés personnellement. Alors il rentra chez lui, vendit tout ce qu'il avait et se retira dans le désert. Il s'appelait Antoine, l'initiateur du monachisme. Plusieurs siècles plus tard dans la ville d’Assise, un autre jeune homme, récemment converti, entra dans une église avec un de ses compagnons. Dans l'Évangile du jour, Jésus disait à ses disciples : *« Ne prenez rien pour la route, ni bâton, ni sac, ni pain, ni argent ; n'ayez pas chacun une tunique de rechange ».* (Lc 9, 3) Le jeune homme se tourna vers son compagnon et lui dit : « As-tu entendu ? Voilà ce que le Seigneur veut que nous fassions, nous aussi ». Ainsi commença l'Ordre Franciscain.

La liturgie de la Parole est la meilleure ressource dont nous disposons pour faire de la messe à chaque fois une célébration nouvelle et attrayante, évitant ainsi le grand danger d'une répétition monotone que les jeunes, en particulier, trouvent ennuyeuse. Pour une telle célébration, nous devons investir plus de temps et de prière dans la préparation de l'homélie. Les fidèles doivent pouvoir comprendre que la Parole de Dieu touche aux réalités de la vie et est la seule à avoir des réponses aux questions les plus sérieuses de l'existence.

Il y a deux manières de préparer une homélie. On peut s'asseoir à son bureau et choisir le thème en fonction de ses expériences et de ses connaissances ; puis, une fois le texte préparé, se mettre à genoux et demander à Dieu d'infuser l'Esprit dans nos paroles. C'est une bonne chose, mais ce n'est pas une voie prophétique. Pour être prophétique, il faudrait suivre le chemin inverse : se mettre d'abord à genoux et demander à Dieu quelle est la parole qu'il veut faire résonner pour son peuple.

En effet, Dieu a une parole pour chaque occasion et ne manque pas de la révéler à son ministre qui la lui demande humblement et avec insistance. Au début, ce ne sera qu'un petit mouvement du cœur, une lumière qui s'allume dans l'esprit, une parole de l'Écriture qui attire l'attention et éclaire une situation vécue. Apparemment, ce n'est qu'une petite graine, mais elle contient ce que les gens ont besoin d'entendre à ce moment-là.

Après cela, on peut s'asseoir à une table, ouvrir ses livres, consulter ses notes, recueillir et organiser ses pensées, consulter les Pères de l'Église, les maîtres, parfois les poètes ; mais maintenant, ce n'est plus la parole de Dieu qui est au service de notre culture, mais notre culture au service de la parole de Dieu C'est seulement ainsi que la Parole manifeste sa puissance intrinsèque.

*Par le Saint-Esprit*

Mais il faut ajouter une chose : toute l'attention portée à la parole de Dieu ne suffit pas. « La force d'en haut » doit descendre sur elle. Dans l'Eucharistie, l'action de l'Esprit Saint ne se limite pas seulement au moment de la consécration, à l'épiclèse qui est récitée avant elle. Sa présence est également indispensable dans la liturgie de la Parole et dans la communion.

L'Esprit Saint poursuit dans l'Église l'action du Ressuscité qui, après Pâques, « a ouvert l'intelligence des disciples à la compréhension des Écritures » (cf. Lc 24, 45). « La Sainte Écriture », dit *Dei Verbum* du Concile Vatican II, « doit être lue et interprétée à la lumière du même Esprit que celui qui la fit rédiger[[5]](#footnote-5). » Dans la liturgie de la Parole, l'action de l'Esprit Saint s'exerce par l'onction spirituelle présente chez celui qui parle et celui qui écoute.

*L’Esprit du Seigneur est sur moi,*

*Parce que le Seigneur m’a consacré par l’onction.*

*Il m’a envoyé porter la Bonne Nouvelle aux pauvres*

(Lc 4, 18)

Ainsi, Jésus a indiqué où la parole annoncée puise sa force. Ce serait une erreur de se fier uniquement à l'onction sacramentelle que nous avons reçu une fois pour toutes dans l'ordination sacerdotale ou épiscopale. Cela nous permet d'accomplir certaines actions sacrées, telles que gouverner, prêcher et administrer les sacrements. Cela nous donne, pour ainsi dire, l'*autorisation* de faire certaines choses, pas nécessairement cette *autorité* que les gens percevaient lorsque Jésus parlait ; il assure la succession apostolique, pas nécessairement le succès apostolique !

Mais si l'onction est donnée par la présence de l'Esprit et est un don, que pouvons-nous faire pour l'avoir ? Il faut d'abord partir d'une certitude : *« C'est de celui qui est saint que vous tenez l'onction* *»*, nous assure saint Jean (1 Jn 2, 20). C'est-à-dire que grâce au baptême et à la confirmation - et, pour certains, à l'ordination presbytérale ou épiscopale - nous avons déjà l'onction. En effet, selon la doctrine catholique, elle a imprimé dans notre âme un caractère indélébile, comme une marque ou un sceau : *« Celui qui nous a consacrés, c'est Dieu »* écrit l’Apôtre *« il nous a marqués de son sceau, et il a mis dans nos cœurs l'Esprit, première avance sur ses dons ».* (2 Co 1, 21-22)

Cette onction, cependant, est comme un onguent parfumé enfermé dans un pot ; elle reste inerte et ne libère aucun parfum si l’on n’ouvre pas le pot. C'est ce qui arriva à la jarre d'albâtre brisée par la femme de l'Évangile, dont le parfum emplit toute la maison (Mc 14, 3). C'est là qu'intervient notre partie sur l'onction. Il ne dépend pas de nous de produire l’onction, mais il dépend de nous d’ôter les obstacles qui empêchent son rayonnement. Il n'est pas difficile de comprendre ce que cela signifie pour nous que de briser le vase d'albâtre. Le vase est notre humanité, notre moi, parfois notre aride intellectualisme. Le briser signifie se mettre dans un état d'abandon à Dieu et de résistance à soi-même et au monde.

Heureusement pour nous, tout n'est pas de l’ordre d’un effort ascétique. Dans ce cas, la foi, la prière et l'humble imploration peuvent faire beaucoup. Par conséquent, il nous faut demander l'onction avant d’entreprendre une prédication ou une action importante au service du Royaume. Alors que nous nous préparons à la lecture de l'Évangile et à l'homélie, la liturgie nous fait demander au Seigneur de purifier nos cœurs et nos lèvres afin de pouvoir annoncer dignement l'Évangile. Pourquoi ne pas dire parfois (ou du moins penser en nous-mêmes) : « Oins mon cœur et mon esprit, Dieu tout-puissant, afin que je proclame ta Parole avec la douceur et la puissance de l'Esprit » ?

L'onction n'est pas seulement nécessaire pour que les prédicateurs proclament efficacement la Parole, elle est également nécessaire pour que les auditeurs l'accueillent. L'évangéliste Jean écrit à sa communauté : *« C'est de celui qui est saint que vous tenez l'onction, et vous avez tous la connaissance. […] L'onction que vous avez reçue de lui demeure en vous, et vous n'avez pas besoin d'enseignement. »* (1 Jn 2, 20.27) Non pas que tout enseignement de l’extérieur soit inutile, mais il ne suffit pas. « Il y a, à l'intérieur, un maître qui instruit : c'est le Christ, c'est son inspiration. Là, où son inspiration et son onction font défaut, les paroles humaines ne font qu’un bruit inutile[[6]](#footnote-6) ».

Nous espérons qu'aujourd'hui encore le Christ nous aura instruits de son inspiration intérieure et que mes paroles n'auront pas été « un bruit inutile ».

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Traduit en Français par Cathy Brenti de la Communauté des Béatitudes

P. Raniero Card. Cantalamessa ofmcap

« PRENEZ, MANGEZ : CECI EST MON CORPS »

Deuxième Prédication, Carême 2022

Poursuivons nos réflexions sur le mystère del l’Eucharistie. L'objet de la catéchèse mystagogique aujourd'hui est la partie centrale de la messe, la prière eucharistique, ou le Canon, qui a la consécration en son centre. Nous ferons deux types de considérations : l'une liturgique et rituelle, l'autre théologique et existentielle.

D'un point de vue rituel et liturgique, nous avons aujourd'hui une nouvelle ressource que les Pères de l'Église et les docteurs médiévaux n'avaient pas. La nouvelle ressource dont nous disposons est le rapprochement entre Chrétiens et Juifs. Dès les premiers jours de l'Église, divers facteurs historiques ont conduit à accentuer la différence entre christianisme et judaïsme, au point de les opposer, comme le fait déjà Ignace d'Antioche[[7]](#footnote-7). Se distinguer des Juifs - dans la date de Pâques, les jours de jeûne, et bien d'autres choses - devient une sorte de mot de passe. Une accusation souvent portée contre adversaires et hérétiques est celle de « judaïser ».

La tragédie du peuple juif et le nouveau climat de dialogue avec le judaïsme, initié par le Concile Vatican II, ont permis une meilleure compréhension de la matrice juive de l'Eucharistie. De même qu’on ne peut comprendre la Pâque chrétienne si on ne la considère pas comme l'accomplissement de ce que la Pâque juive préfigurait, de même on ne peut pleinement comprendre l'Eucharistie si on ne la considère pas comme l'accomplissement de ce que les Juifs faisaient et disaient au cours de leur repas rituel. Un premier résultat important de ce tournant est qu'aujourd'hui aucun érudit sérieux n'avance l'hypothèse que l'Eucharistie chrétienne s'explique à la lumière du dîner en vogue chez certains cultes à mystères de l'hellénisme, comme on a essayé de le faire pendant plus d'un siècle.

Les Pères de l'Église ont conservé les Écritures du peuple juif, mais pas leur liturgie, à laquelle ils n'avaient plus accès après la séparation de l'Église de la Synagogue. Ils ont donc utilisé les figures contenues dans les Écritures - l'agneau pascal, le sacrifice d'Isaac, celui de Melchisédek, la manne - mais pas le contexte liturgique concret dans lequel le peuple juif célébrait tous ces souvenirs, c'est-à-dire le repas rituel célébré chaque année au cours de la Pâque (le *Seder*) et chaque semaine dans le culte de la synagogue. Le premier nom par lequel l'Eucharistie est désignée dans le Nouveau Testament par Paul est celui de *« repas du Seigneur »* (*kuriakon deipnon*) (1 Co 11, 20), avec une référence évidente au repas juif dont il se distingue maintenant par la foi en Jésus. L'Eucharistie est le sacrement de la continuité entre l'Ancien et le Nouveau Testament, entre le judaïsme et le christianisme.

*L'Eucharistie et la Berakah juive*

C'est dans cette perspective que se place Benoît XVI dans le chapitre consacré à l'institution de l'Eucharistie dans son deuxième volume sur Jésus de Nazareth. Suivant l'opinion désormais dominante des érudits, il accepte la chronologie johannique selon laquelle le repas dont parle le Quatrième Evangile n'est pas une cène pascale, mais un solennel repas d'adieu (la « dernière Cène » !) et croit qu'il est possible de « retracer le développement de l'Eucharistie chrétienne, c'est-à-dire du canon, à partir de la *berakah* juive[[8]](#footnote-8) ».

Pour diverses raisons culturelles et historiques, à partir de la Scholastique, on a tenté d'expliquer l'Eucharistie à la lumière de la philosophie, en particulier des notions aristotéliciennes de substance et d'accidents. C'était aussi mettre au service de la foi les nouvelles connaissances du moment et, par conséquent, imiter la méthode des Pères. De nos jours, nous devons faire de même avec la nouvelle connaissance de l'ordre, cette fois, historique et liturgique plutôt que philosophique. Elles ont l'avantage d'être les catégories avec lesquelles Jésus pensait et parlait, qui n'étaient certes pas les concepts aristotéliciens de matière et forme, de substance et accidents, mais ceux de signe et de réalité et de mémorial.

Sur la base de quelques études récentes, notamment celle de Louis Bouyer, je voudrais essayer de montrer la vive lumière qui tombe sur l'Eucharistie chrétienne lorsque l'on replace les récits évangéliques de l'institution sur le fond de ce que l'on sait du repas rituel de la communauté juive. La nouveauté du geste de Jésus ne sera pas diminuée, mais exaltée au maximum.

Le lien entre l'ancien et le nouveau rite est donné par la *Didache*, un écrit de l'époque apostolique que l'on peut considérer comme la première esquisse d'une anaphore eucharistique. Le rite de la synagogue était composé d'une série de prières appelées « Berakah » qui en grec se traduit par « Eucharistie ». Au début du repas, chacun à son tour prenait une coupe de vin à la main et, avant de la porter à ses lèvres, répétait une bénédiction que la liturgie actuelle nous fait répéter presque textuellement au moment de l'offertoire : « Béni sois-tu, Seigneur, notre Dieu, Roi des siècles, tu nous as donné ce fruit de la vigne ».

Mais le repas ne commençait officiellement que lorsque le père de famille, ou le chef de la communauté, avait rompu le pain qui devait être distribué aux convives. Et, de fait, Jésus prend le pain, récite la bénédiction, le rompt et le distribue en disant : *« Ceci est mon corps livré pour vous».* Et ici le rite - qui n'était qu'une préparation - devient réalité.

Après la bénédiction du pain, les plats habituels étaient servis. Lorsque le repas était sur le point de se terminer, les convives étaient prêts pour le grand acte rituel qui concluait la célébration et lui donnait son sens le plus profond. Tout le monde se lavait les mains, comme au début. Ayant terminé cela, ayant devant lui une coupe de vin mêlé d'eau, celui qui présidait invitait à faire les trois prières d'action de grâce : la première pour Dieu le Créateur, la seconde pour la libération d'Égypte, la troisième parce que Dieu continue son œuvre au temps présent. A la fin de la prière, la coupe passait de main en main et tout le monde buvait. Ceci était l'ancien rite, effectué tant de fois par Jésus dans la vie.

Luc dit qu'après avoir soupé, Jésus prit le calice en disant : *« Cette coupe est la nouvelle Alliance en mon sang répandu pour vous »*. Quelque chose de décisif se produit lorsque Jésus ajoute ces mots à la formule des prières d'action de grâce, c'est-à-dire à la berakah hébraïque. Ce rite était un banquet sacré au cours duquel Dieu Sauveur était célébré et remercié, pour avoir racheté son peuple et fait avec lui une alliance d'amour, conclue dans le sang d'un agneau. Maintenant, c'est-à-dire au moment où Jésus décide de donner sa vie pour les siens comme le véritable Agneau, il déclare achevée l'ancienne Alliance que tous ensemble, ils avaient célébré. A ce moment-là, avec quelques mots simples, il conclut la nouvelle et éternelle Alliance en son Sang.

En ajoutant les mots *« faites ceci en mémoire de moi »*, Jésus donne à son geste une signification durable. Du passé, le regard est projeté vers l'avenir. Tout ce qu'il a fait jusqu'ici dans le souper est placé entre nos mains. En répétant ce qu'il a fait, l’acte central de l'histoire humaine - sa mort pour le salut du monde - se renouvelle. La *figure* de l'agneau pascal, qui deviendra bientôt un *événement* sur la croix, nous est donnée d’avance dans la Cène comme un *sacrement*, c'est-à-dire comme un mémorial éternel de l'événement.

*Prêtre et victime*

Voilà, disais-je, ce qui concerne l'aspect liturgique et rituel. Passons maintenant à l'autre considération, celle d'ordre personnel et existentiel, c'est-à-dire au rôle que nous, prêtres et fidèles, jouons à ce moment de la messe. Pour comprendre le rôle du prêtre dans la consécration, il est d'une importance capitale de connaître la nature du sacrifice et du sacerdoce du Christ, car c'est d'eux que dérive le sacerdoce chrétien, tant le sacerdoce baptismal commun à tous que celui des ministres ordonnés.

Nous ne sommes plus, en réalité, « prêtres selon l'ordre de Melchisédek » ; nous sommes prêtres « selon l'ordre de Jésus-Christ » ; à l'autel, nous agissons *in persona Christi*, c'est-à-dire que nous représentons le Souverain Sacrificateur qui est le Christ. A ce sujet, le Symposium sur le sacerdoce, qui s'est tenu dans cette salle le mois dernier, a dit infiniment plus que je ne peux en dire dans ma brève réflexion (préparée, d’ailleurs, avant cette date), mais il n'en reste pas moins qu'il faut dire quelque chose ici pour la compréhension de l'Eucharistie.

La Lettre aux Hébreux explique en quoi consiste la nouveauté et l'unicité du sacerdoce du Christ : *« Il est entré une fois pour toutes dans le sanctuaire, en répandant, non pas le sang de boucs et de jeunes taureaux, mais son propre sang. De cette manière, il a obtenu une libération définitive. »* (He 9, 12) Chaque prêtre offre quelque chose d'extérieur à lui-même, le Christ s'est offert ; chaque prêtre offre des victimes, le Christ s'est offert en victime !

Saint Augustin a résumé en quelques mots la nature de ce nouveau sacerdoce dans lequel prêtre et victime sont la même personne : « Ideo sacerdos quia sacrificium », prêtre parce que victime[[9]](#footnote-9). L’anthropologue René Girard a défini cette nouveauté du sacrifice du Christ comme « le fait central de l'histoire religieuse de l'humanité », qui a mis fin à jamais à l'alliance intrinsèque entre le sacré et la violence[[10]](#footnote-10).

En Christ, c'est Dieu qui devient victime. Ce ne sont plus les êtres humains qui offrent des sacrifices à Dieu pour l'apaiser et le rendre favorable ; c'est Dieu qui se sacrifie pour l'humanité, livrant à la mort pour nous son Fils unique (cf. Jn 3, 16). Jésus n'est pas venu avec le sang des autres, mais avec son propre sang ; il n'a pas mis ses péchés sur les épaules des autres - animaux ou créatures humaines - mais il a mis les péchés des autres sur ses épaules : *« Lui-même a porté nos péchés, dans son corps, sur le bois »* (1 P 2, 24). Tout cela signifie que dans la messe nous devons être à la fois prêtres et victimes.

A la lumière de cela, réfléchissons aux paroles de la consécration : « Prenez, mangez : ceci est mon corps livré pour vous ». A cet égard, je veux dire ma petite expérience, c'est-à-dire comment j'ai découvert la signification ecclésiale et personnelle de la consécration eucharistique. C'est ainsi que j'ai vécu le moment de la consécration les premières années de mon sacerdoce : j'ai fermé les yeux, j'ai baissé la tête, j'ai essayé de m'éloigner de tout ce qui m'entourait pour m'identifier à Jésus qui, au Cénacle, prononçait ces mots pour la première fois : « Accipite et manducate : Prenez, mangez… ». La liturgie elle-même a inculqué cette attitude, faisant prononcer les paroles de la consécration à voix basse et en latin, penché sur les espèces.

Puis il y a eu la réforme liturgique de Vatican II. La messe commença à être célébrée en regardant l'assemblée ; non plus en latin, mais dans la langue du peuple. Cela m'a aidé à comprendre que ma première manière n'exprimait pas tout le sens de ma participation à la consécration. Ce Jésus du Cénacle n'existait plus ! Le Christ ressuscité existe maintenant : le Christ, pour être exact, qui était mort mais qui vit maintenant pour toujours (cf. Ap 1, 18). Mais ce Jésus est le « Christ total », Tête et Corps inséparablement unis. Donc, si c'est ce Christ total qui prononce les paroles de la consécration, moi aussi je les prononce avec lui. Oui, je les prononce *in persona Christi*, au nom du Christ, mais aussi « en première personne », c'est-à-dire en mon nom.

Depuis ce jour où j'ai compris cela, j'ai commencé à ne plus fermer les yeux au moment de la consécration, mais à regarder - au moins dans certaines occasions - les frères devant moi, ou, si je célèbre seul, je pense à ceux que j'ai à rencontrer dans la journée et à qui je dois consacrer mon temps, ou bien je pense à toute l'Église et, en pensant à eux, je dis avec Jésus : « Prenez, mangez-en tous : ceci est mon corps que je veux donner pour vous... Prenez, buvez : ceci est mon sang que je veux verser pour vous ».

Plus tard, saint Augustin est venu me débarrasser de tous les doutes. « Dans ce qu'elle offre, l'Église s'offre elle-même », *« In ea re quam offert, ipsa [Ecclesia] offertur* », écrit-il dans un passage célèbre du *De civitate Dei*.[[11]](#footnote-11) Plus prêt de nous est la mystique mexicaine Concepciòn Cabrera de Armida, dite Conchita, décédée en 1937 et béatifiée en 2015. A son fils jésuite, sur le point d'être ordonné prêtre, elle écrivait : « Souviens-toi, mon fils, lorsque tu tiendras dans tes mains la Sainte-Hostie, tu ne diras pas : ‘Voici le Corps de Jésus' et ‘voici son sang', mais tu diras : ‘Ceci est mon Corps' et ‘Ceci est mon sang', c'est-à-dire que doit s'opérer en toi une totale transformation, tu dois te perdre en Lui, être ‘un autre Jésus' »[[12]](#footnote-12).

Tout cela s'applique non seulement aux évêques et aux prêtres ordonnés, mais à tous les baptisés. Un texte célèbre du Concile le dit ainsi :

Les fidèles eux, de par le sacerdoce royal qui est le leur, concourent à l’offrande de l’Eucharistie […] Participant au sacrifice eucharistique, source et sommet de toute la vie chrétienne, ils offrent à Dieu la victime divine et s’offrent eux-mêmes avec elle ; ainsi, tant par l’oblation que par la sainte communion, tous, non pas indifféremment mais chacun à sa manière, prennent leur part originale dans l’action liturgique[[13]](#footnote-13).

Il y a deux corps du Christ sur l'autel : il y a son corps réel (le corps né de la Vierge Marie, mort, ressuscité et monté au ciel) et il y a son corps mystique qui est l'Église. Eh bien, sur l'autel, son corps réel est *réellement* présent et son corps mystique est *mystiquement* présent, où « mystiquement » signifie : en vertu de son union inséparable avec la Tête. Il n'y a pas de confusion entre les deux présences, qui sont distinctes mais inséparables.

Puisqu'il y a deux « offrandes » et deux « dons » sur l'autel - celui qui doit devenir le corps et le sang du Christ (le pain et le vin) et celui qui doit devenir le corps mystique du Christ - voici aussi deux « épiclèses » dans la messe, c'est-à-dire deux invocations du Saint-Esprit. Dans la première, il est dit : « Maintenant, nous te prions humblement : envoie ton Esprit pour sanctifier les dons que nous t'offrons, afin qu'ils deviennent le corps et le sang de Jésus-Christ » ; dans la seconde, qui est récitée après la consécration, il est dit : « Donne la plénitude du Saint-Esprit afin que nous devenions un seul corps et un seul esprit en Christ. Que le Saint-Esprit fasse de nous un sacrifice éternel qui te plaise ».

C'est ainsi que l'Eucharistie fait l'Église : l'Eucharistie fait l'Église, faisant de l'Église une Eucharistie ! L'Eucharistie n'est pas seulement, génériquement, la source ou la cause de la sainteté de l'Église ; c'est aussi sa « forme », c'est-à-dire son modèle. La sainteté du chrétien doit se réaliser selon la « forme » de l'Eucharistie ; ce doit être une sainteté eucharistique. Le chrétien ne peut se limiter à célébrer l'Eucharistie, il doit être l'Eucharistie avec Jésus.

*Le corps et le sang*

Nous pouvons maintenant tirer les conséquences pratiques de cette doctrine pour notre vie quotidienne. Si dans la consécration c'est nous aussi qui, en pensant à nos frères et sœurs, disons : « Prenez, mangez : ceci est mon corps. Prenez, buvez : ceci est mon sang », il faut savoir ce que signifient « corps » et « sang », pour savoir ce que nous offrons.

Le mot « corps » ne désigne pas, dans la Bible, une composante, ou une partie, de la personne qui, combinée avec les autres composantes que sont l'âme et l'esprit, forment l’être humain complet. Dans le langage biblique, et donc dans celui de Jésus et de Paul, « corps » désigne la personne toute entière, en tant qu'il vit sa vie dans un corps, dans une condition corporelle et mortelle. « Corps » désigne donc l'ensemble de la vie. En instituant l'Eucharistie, Jésus nous a laissé en don toute sa vie, du premier instant de l'incarnation au dernier instant, avec tout ce qui a rempli concrètement cette vie : silence, sueur, labeur, prière, luttes, humiliations.

Puis Jésus dit : « Ceci est mon sang ». Qu'ajoute-t-il avec le mot « sang » s'il nous a déjà donné toute sa vie dans son corps ? Ajoute la mort ! Après nous avoir donné la vie, il nous en donne aussi la partie la plus précieuse, sa mort. En fait, le terme « sang » dans la Bible n'indique pas une partie du corps, c'est-à-dire une partie d'une partie de la personne ; il indique un événement, la mort. Si le sang est le siège de la vie (c'est ce qu'on pensait alors), son « versement » est le signe plastique de la mort. L'Eucharistie est le mystère du corps et du sang du Seigneur, c'est-à-dire de la vie et de la mort du Seigneur !

Maintenant, quant à nous, qu'offrons-nous, en offrant notre corps et notre sang, avec Jésus, à la messe ? Nous offrons, nous aussi, ce que Jésus a offert, la vie et la mort. Avec le mot « corps », nous donnons tout ce qui constitue concrètement la vie que nous menons dans ce monde, notre expérience : le temps, la santé, l'énergie, les compétences, l'affection, peut-être juste un sourire. Avec le mot « sang », nous exprimons nous aussi l'offre de notre mort. Pas nécessairement la mort définitive, ou le martyre pour le Christ ou pour les frères, mais dès à présent, tout ce qui en nous prépare et anticipe la mort : humiliations, échecs, maladies qui immobilisent, limitations dues à l'âge, à la santé : en un mot, tout ce qui nous « mortifie ».

Tout cela exige cependant que, dès que nous sortons de la messe, nous fassions de notre mieux pour nous rendre compte de ce que nous avons dit ; que nous nous efforcions vraiment, avec toutes nos limites, d'offrir à nos frères notre « corps », c'est-à-dire du temps, de l'énergie, de l'attention ; en un mot, notre vie. Il faut donc qu'après avoir dit aux frères : « Prenez, mangez », nous nous laissions vraiment « manger » et nous laissions manger surtout par ceux qui ne le font pas avec toute la délicatesse et la grâce que l'on attendrait. Sur le chemin de Rome pour y mourir martyr, saint Ignace d'Antioche écrivit : « Je suis le froment du Christ : que je sois moulu des dents des bêtes, pour devenir du pain pur pour le Seigneur[[14]](#footnote-14) ». Chacun de nous, si l'on regarde bien autour de soi, a ces dents acérées des foires qui le broient : ce sont les critiques, les contrastes, les oppositions cachées ou manifestes, les divergences de vues avec ceux qui nous entourent, la diversité des caractères.

Essayons d'imaginer ce qui se passerait si nous célébrions la messe avec cette participation personnelle, si nous disions tous vraiment, au moment de la consécration, les uns à voix haute et les autres en silence, selon le ministère de chacun : « Prenez, mangez ». Un prêtre, un curé et, plus encore, un évêque, célèbre ainsi sa messe, puis s'en va : il prie, prêche, écoute les confessions, reçoit, visite les malades, écoute, enseigne... Sa journée est aussi l'Eucharistie. Un grand maître spirituel français, Pierre Olivaint (1816-1871), disait : « Le matin, moi prêtre Jésus victime ; le long du jour, Jésus prêtre, moi victime ». Ainsi un prêtre imite le « Bon Pasteur », car il donne vraiment sa vie pour ses brebis.

*Notre signature sur le cadeau*

Je voudrais résumer, à l'aide d'un exemple humain, ce qui se passe dans la célébration eucharistique. Pensons à une famille nombreuse dans laquelle il y a un fils, le premier-né, qui admire et aime son père au-delà de toute mesure. Pour son anniversaire, il souhaite lui offrir un cadeau précieux. Avant de le lui présenter, cependant, il demande secrètement à tous ses frères et sœurs d'apposer leur signature sur le cadeau. Celui-ci arrive donc entre les mains du père comme signe de l'amour de tous ses enfants, sans distinction, même si, en réalité, un seul en a payé le prix.

C'est ce qui se passe dans le sacrifice eucharistique. Jésus admire et aime infiniment notre Père céleste. Il veut lui offrir chaque jour, jusqu'à la fin du monde, le cadeau le plus précieux auquel on puisse penser, celui de sa propre vie. A la messe, il invite tous ses frères et sœurs à apposer leur signature sur le don, afin qu'il parvienne à Dieu le Père comme le don indistinct de tous ses enfants, même si un seul a payé le prix de ce don. Et quel prix !

Notre signature, ce sont les quelques gouttes d'eau qui se mélangent au vin dans la coupe. Elles ne sont rien d'autre que de l'eau, mais mélangés dans le calice, elles deviennent une seule boisson. La signature de tous est l'Amen solennel que l'assemblée prononce, ou chante, à la fin de la doxologie : « Par lui, avec lui et en lui, à toi, Dieu le Père tout-puissant, dans l’unité du Saint-Esprit, tout honneur et toute gloire, pour les siècles des siècles, AMEN ! »

Nous savons que ceux qui ont signé un engagement ont le devoir d'honorer leur signature. Cela signifie qu'à la sortie de la messe, nous devons nous aussi faire de notre vie un don d'amour au Père et à nos frères et sœurs. Je le redis, nous ne sommes pas seulement appelés à célébrer l'Eucharistie, mais aussi à nous faire Eucharistie. Que Dieu nous aide à le réaliser !

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Traduit en Français par Cathy Brenti de la Communauté des Béatitudes.

P. Raniero Card. Cantalamessa ofmcap

LA COMMUNION AU CORPS ET AU SANG DU CHRIST

Troisième Prédication, Carême 2022

Dans notre catéchèse mystagogique sur l'Eucharistie - après la Liturgie de la Parole et la Consécration - nous voilà parvenus au troisième moment, celui de la communion.

C'est le moment de la Messe qui exprime le plus clairement l'unité et l'égalité fondamentale de tous les membres du peuple de Dieu, au-delà de toute distinction de rang et de ministère. Jusqu’à ce moment-là, la distinction des ministères est bien visible : dans la liturgie de la Parole, la distinction entre l'Église enseignante et l'Église apprenante ; dans la consécration, la distinction entre le sacerdoce ministériel et le sacerdoce universel. Dans la communion, aucune distinction. La communion reçue par le dernier des baptisés est identique à celle reçue par le prêtre et par l'évêque. La communion eucharistique est la proclamation sacramentelle que dans l'Église la *koinonia* précède et est plus importante que la *hiérarchie*.

Réfléchissons sur la communion eucharistique à partir d'un texte de saint Paul :

*« La coupe de bénédiction que nous bénissons, n'est-elle pas communion au sang du Christ ? Le pain que nous rompons, n'est-il pas communion au corps du Christ ? Puisqu'il y a un seul pain, la multitude que nous sommes est un seul corps, car nous avons tous part à un seul pain. »* (1 Co 10, 16-17)

Le mot « corps » apparaît deux fois dans ces deux versets, mais avec un sens différent. Dans le premier cas (*« Le pain que nous rompons, n'est-il pas communion au corps du Christ ? »*), corps désigne le corps réel du Christ, né de Marie, mort et ressuscité ; dans le second cas (*« nous sommes un seul corps »*), corps désigne le corps mystique, l'Église. On ne saurait dire de façon plus claire et plus synthétique que la communion eucharistique est toujours communion avec Dieu et communion avec les frères ; qu'il y a une dimension verticale en elle, pour ainsi dire, et une dimension horizontale. Commençons par la première.

*La communion eucharistique avec le Christ*

Essayons d'approfondir quelle sorte de communion s'établit entre nous et le Christ dans l'Eucharistie. Dans Jean 6, 57, Jésus dit : *« De même que le Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que moi je vis par le Père, de même celui qui me mange, lui aussi vivra par moi »*. La préposition « par » (en grec, *dià*) a ici une valeur causale et finale ; elle indique à la fois un mouvement d'origine et un mouvement de destination. Cela signifie que quiconque mange le corps du Christ vit « de » lui, c'est-à-dire à cause de lui, en vertu de la vie qui vient de lui, et vit « en vue de » lui, c'est-à-dire pour sa gloire, son amour et son Royaume. Comme Jésus vit du Père et pour le Père, ainsi, en recevant le saint mystère de son corps et de son sang, nous vivons par Jésus et pour Jésus.

C'est en effet le principe vital le plus fort qui assimile le moins fort à lui-même, et non l'inverse. C'est le végétal qui assimile le minéral, et non l'inverse ; c'est l'animal qui assimile à la fois le végétal et le minéral, et non l'inverse. Sur le plan spirituel, c'est le divin qui assimile l'humain à lui-même, et non l'inverse. Alors que, dans tous les autres cas, c'est celui qui mange qui assimile ce qu'il mange, ici c'est celui qui est mangé qui assimile celui qui le mange. A celui qui s'approche pour le recevoir, Jésus répète ce qu'il disait jadis à saint Augustin : « Je ne passerai pas dans ta substance, comme les aliments de ta chair ; c’est toi qui passeras dans la mienne[[15]](#footnote-15) ».

Un philosophe athée disait : « L'homme est ce qu'il mange » (F. Feuerbach), signifiant que chez l'homme il n'y a pas de différence qualitative entre la matière et l'esprit, mais que tout se résume à la composante organique et matérielle. Sans le savoir, un athée a donné la meilleure formulation d'un mystère chrétien. Grâce à l'Eucharistie, le chrétien est vraiment ce qu'il mange ! Saint Léon le Grand écrivait il y a longtemps : « Notre participation au corps et au sang du Christ tend à nous faire devenir ce que nous mangeons[[16]](#footnote-16) ».

Dans l'Eucharistie, il n'y a donc pas seulement *communion* entre le Christ et nous, mais aussi *assimilation* ; la communion n'est pas seulement l'union de deux corps, de deux esprits, de deux volontés, mais c'est l'assimilation au seul corps, à l'unique esprit et volonté du Christ. *« Celui qui s'unit au Seigneur ne fait avec lui qu'un seul esprit »*. (1 Co 6, 17)

L’analogie de la nutrition - manger et boire - n'est pas la seule que nous ayons avec la communion eucharistique, même si elle est irremplaçable. Il y a quelque chose qu'elle ne peut exprimer, tout comme l'analogie de la communion entre la vigne et le sarment ne le peut : ce sont des communions entre des choses, non entre des personnes. Elles communiquent, mais sans le savoir. Je voudrais insister sur une autre analogie qui peut nous aider à comprendre la nature de la communion eucharistique comme communion entre des personnes qui savent et veulent être en communion.

La Lettre aux Éphésiens dit que le mariage humain est un symbole de l'union entre le Christ et l'Église : *« À cause de cela, l'homme quittera son père et sa mère, il s'attachera à sa femme, et tous deux ne feront plus qu'un. Ce mystère est grand : je le dis en référence au Christ et à l'Église. »* (Ep 5, 31-33) L'Eucharistie - pour utiliser une image audacieuse mais vraie - est la consommation du mariage entre le Christ et l'Église ; une vie chrétienne sans l'Eucharistie est donc un mariage ratifié mais non consommé. Au moment de la Communion le célébrant s'exclame : « Heureux les invités au repas du Seigneur ! »  (*Beati qui ad coenam Agni vocati sunt*) et l’Apocalypse, dont l’invitation est tirée, dit encore plus explicitement : *« Heureux les invités au* repas de noce *de l’Agneau »* (Ap 19, 9).

Or - toujours selon saint Paul - la conséquence immédiate du mariage est que le corps (c'est-à-dire toute la personne) de l’époux appartient à l’épouse et, inversement, le corps de l’épouse appartient à l’époux (cf. 1 Co 7, 4). Cela signifie que la chair incorruptible et vivifiante du Verbe incarné devient « mienne », mais aussi que ma chair, mon humanité, devient celle du Christ et lui appartient. Dans l'Eucharistie, nous recevons le corps et le sang du Christ, mais le Christ « reçoit » aussi notre corps et notre sang ! « Jésus », écrit saint Hilaire de Poitiers, « prend la chair de celui qui prend la sienne[[17]](#footnote-17) ». Il nous dit : « Prends, ceci est mon corps », mais nous aussi nous pouvons lui dire : « Prends, ceci est mon corps ».

Essayons de comprendre les conséquences de tout cela. Dans sa vie terrestre, Jésus n'a pas eu toutes les expériences humaines possibles et imaginables. D'abord, c'était un homme, pas une femme : il n'a pas connu la condition de la moitié de l'humanité ; il n'était pas marié, il n'a pas connu ce que signifie être uni pour la vie à une autre créature, avoir des enfants ou, pire, perdre des enfants ; il est mort jeune, il n'a pas connu la vieillesse...

Mais maintenant, grâce à l'Eucharistie, il fait toutes ces expériences. Il vit la condition féminine dans la femme, la maladie dans le malade, la vieillesse dans le vieillard, la précarité dans l'émigré, la terreur dans le bombardé... Il n'y a rien dans notre vie qui n'appartienne au Christ. Personne ne devrait dire : « Ah, Jésus ne sait pas ce que signifie être marié, être une femme, avoir perdu un enfant, être malade, être vieux, être noir ! » Ce que le Christ n'a pas pu vivre « selon la chair », il l’a vécu et le « vit » maintenant comme ressuscité « selon l'Esprit », grâce à la communion nuptiale de la messe. Sainte Élisabeth de la Trinité en a compris la raison profonde lorsqu'elle écrit à sa mère : « L’épouse appartient à l’époux. Le mien m'a prise. Il veut que je lui sois une humanité de surcroit[[18]](#footnote-18) ».

Quelle raison inépuisable d'émerveillement et de consolation à la pensée que notre humanité devient l'humanité du Christ ! Mais aussi quelle responsabilité dans tout cela ! Si mes yeux sont devenus les yeux du Christ, ma bouche celle du Christ, quelle raison pour ne pas laisser mon regard s'attarder sur des images lascives, pour ma langue de ne pas parler contre mon frère, pour mon corps de ne pas servir d'instrument au péché. *« Vais-je donc prendre les membres du Christ pour en faire les membres d'une prostituée ? »* écrivait saint Paul horrifié aux Corinthiens. (1 Co 6, 15)

Et pourtant, ce n'est pas encore tout ; il manque la plus belle partie. Le corps de l’épouse appartient à l’époux ; mais aussi le corps de l'époux appartient à l'épouse. Du donner, il faut passer immédiatement, au recevoir - et recevoir rien de moins que la sainteté de Christ ! Où cet « échange merveilleux » (*admirabile commercium*) dont parle la liturgie aura-t-il réellement lieu dans la vie du croyant, s'il ne s'effectue pas au moment de la communion ?

Là, nous avons la possibilité de donner à Jésus nos haillons sales et de recevoir de lui le *« manteau de la justice »* (Is 61, 10). En effet, il est écrit que *« grâce à Dieu, il est devenu pour nous sagesse, justice, sanctification et rédemption »* (1 Co 1, 30). Ce qu'il est devenu « pour nous » nous est destiné, nous appartient. « Puisque - écrit Cabasilas - nous appartenons au Christ plus qu'à nous-mêmes, ayant été rachetés à grand prix (1 Co 6, 20), inversement ce qui appartient au Christ nous appartient plus que s'il venait de nous[[19]](#footnote-19) ». Il suffit de retenir une chose : nous appartenons au Christ de droit, il nous appartient par grâce !

C'est une découverte capable de donner des ailes à notre vie spirituelle. C'est le coup d’audace de la foi et nous devrions prier Dieu de ne pas nous permettre de mourir avant de l’avoir atteint.

*L'Eucharistie, communion avec la Trinité*

Réfléchir sur l'Eucharistie, c'est comme voir des horizons de plus en plus larges s'ouvrir à perte de vue devant soi, à mesure que l'on avance. En effet, l'horizon christologique de communion que nous avons contemplé jusqu'ici s'ouvre sur un horizon trinitaire. En d'autres termes, par la communion avec le Christ, nous entrons en communion avec toute la Trinité. Dans sa « prière sacerdotale », Jésus dit au Père : *« Qu'ils soient un comme nous. Moi en eux et toi en moi »* (Jn 17, 23). Ces mots : *« Moi en eux et toi en moi »* signifient que Jésus est en nous et que le Père est en Jésus. Donc, on ne peut pas recevoir le Fils sans recevoir aussi le Père avec lui. La parole du Christ : *« Celui qui m’a vu a vu le Père »* (Jn 14, 9) signifie aussi « qui m’a reçu, a reçu le Père ».

La raison ultime en est que le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont une nature divine inséparable, ils sont « un ». A ce propos, saint Hilaire de Poitiers écrit : « Nous sommes unis au Christ qui est inséparable du Père. Tout en restant dans le Père, il reste uni à nous ; ainsi nous arrivons nous aussi à l'unité avec le Père. En effet, le Christ est co-naturellement dans le Père, en tant qu'il est engendré par lui ; mais, d'une certaine manière, nous aussi, par le Christ, nous sommes co-naturellement dans le Père. Il vit en vertu du Père et nous vivons en vertu de son humanité[[20]](#footnote-20) ».

Ce qui est dit du Père s'applique aussi au Saint-Esprit. Dans l’Eucharistie, on a une réplique sacramentelle de ce qui s’est passé historiquement dans la vie terrestre du Christ. Au moment de sa naissance, en effet, c'est le Saint-Esprit qui donne le Christ au monde, puisque Marie conçue par l'œuvre du Saint-Esprit ; au moment de la mort, c'est le Christ qui donne au monde l'Esprit Saint : en mourant, il a « envoyé l'Esprit ». De même, dans l'Eucharistie, au moment de la consécration c'est l'Esprit Saint qui nous donne Jésus : c'est par son action en effet que le pain se transforme en corps du Christ ; au moment de la communion, c'est le Christ qui, venant en nous, nous donne le Saint-Esprit

Saint Irénée - qu’enfin nous pouvons saluer Docteur de l'Église - dit que l'Esprit Saint est « notre communion même avec le Christ[[21]](#footnote-21) ». Dans la communion, Jésus vient à nous comme celui qui donne l'Esprit. Non pas comme celui qui un jour, il y a longtemps, a donné l'Esprit, mais comme celui qui maintenant, après avoir consommé son sacrifice sur l'autel, *« remit l'Esprit »* (Jn 19, 30). L’Eucharistie n’est pas seulement notre Pâque quotidienne ; elle est aussi notre Pentecôte quotidienne !

*La communion de l'un avec l'autre*

De ces hauteurs vertigineuses, revenons maintenant sur terre et passons à la deuxième dimension de la communion eucharistique : la communion avec le corps du Christ qu'est l'Église. Rappelons-nous les paroles de l'Apôtre : *« Puisqu'il y a un seul pain, la multitude que nous sommes est un seul corps, car nous avons tous part à un seul pain ».*

Développant une pensée déjà esquissée dans la *Didachè*, saint Augustin voit une analogie dans la manière dont se forment les deux corps du Christ : l'Eucharistie et l'ecclésial. Dans le cas de l'Eucharistie, nous avons le blé d'abord répandu sur les collines qui, battu, broyé, mélangé à l'eau et cuit au feu devient le pain qui arrive à l'autel ; dans le cas de l'Église, nous avons la multitude de personnes qui, unies par la prédication évangélique, broyées par le jeûne et la pénitence, pétries dans l'eau du baptême et cuites au feu de l'Esprit, forment le corps qu'est l'Église[[22]](#footnote-22).

A cet égard, la parole du Christ vient immédiatement à notre rencontre :

*Donc, lorsque tu vas présenter ton offrande à l'autel, si, là, tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse ton offrande, là, devant l'autel, va d'abord te réconcilier avec ton frère, et ensuite viens présenter ton offrande.* (Mt 5, 23-24)

Si vous allez communier mais que vous avez offensé un frère et que vous n'êtes pas réconcilié, vous avez de la rancune, vous ressemblez - disait encore saint Augustin au peuple - à celui qui voit arriver un ami qu'il n'a pas vu depuis des années. Il court à sa rencontre, se met sur la pointe des pieds pour l'embrasser sur le front… Mais ce faisant, il ne s'aperçoit pas qu'il est en train de lui marcher sur les pieds avec des chaussures cloutées[[23]](#footnote-23). Les frères et sœurs sont les pieds de Jésus qui marchent encore sur la terre.

*Communion avec les pauvres*

Cela est particulièrement vrai en ce qui concerne les pauvres, les affligés, les marginalisés. Celui qui a dit du pain : « Ceci est mon corps », l'a aussi dit des pauvres. Il a dit cela quand, parlant de ce qu'on a fait pour les affamés, les assoiffés, les prisonniers et les nus, il déclare solennellement : *« C'est à moi que vous l'avez fait ! »* C'est comme dire : « J'étais l'affamé, j'étais l'assoiffé, j'étais l'étranger, le malade, le prisonnier » (cf. Mt 25, 35 s.). J’ai évoqué en d’autres occasions le moment où cette vérité a presque éclaté en moi. J'étais en mission dans un pays très pauvre. En traversant les rues de la capitale, je voyais partout des enfants vêtus de chiffons sales, courant après les camions poubelles pour chercher de quoi manger. A un certain moment, c'était comme si Jésus me disait : « Regarde bien : c'est mon corps ! ». C'était à en avoir le souffle coupé.

La sœur de Blaise Pascal rapporte ce fait à propos de son frère. Dans sa dernière maladie, il ne pouvait rien retenir de ce qu'il mangeait, aussi pour cette raison, on ne lui permit pas de recevoir le viatique qu'il demandait avec insistance. Enfin il dit : « Si vous ne pouvez pas me donner l'Eucharistie, laissez au moins un pauvre entrer dans ma chambre. Si je ne peux pas communiquer avec la Tête, je veux au moins communiquer avec son corps ».

Le seul obstacle à la communion que saint Paul nomme explicitement est le fait que, dans l'assemblée, « l'un a faim et l'autre est ivre » : *« Lorsque vous vous réunissez tous ensemble, ce n'est plus le repas du Seigneur que vous prenez ; en effet, chacun se précipite pour prendre son propre repas, et l'un reste affamé, tandis que l'autre a trop bu ».* (1 Co 11, 20-21) Dire *« ce n'est plus le repas du Seigneur »*, c'est comme dire, votre Eucharistie n'est plus une vraie Eucharistie ! C'est une affirmation forte, même d'un point de vue théologique, à laquelle nous n'accordons peut-être pas assez d'attention.

De nos jours, la situation dans laquelle l'un a faim et l'autre regorge de nourriture n'est plus un problème local, mais mondial. Il ne peut rien y avoir de commun entre le repas du Seigneur et le festin du riche, où le maître festoie généreusement, ignorant le pauvre Lazare qui est devant la porte (cf. Lc 16, 19 s.). Le souci de partager ce que l'on a avec ceux qui sont dans le besoin, proches ou lointains, doit faire partie intégrante de notre vie eucharistique.

Il n'y a personne qui, s’il le veut, ne puisse, pendant la semaine, accomplir un de ces gestes dont Jésus dit : « C'est à moi que tu l'as fait ». Partager ne signifie pas simplement donner quelque chose : pain, vêtements, hospitalité ; c'est aussi rendre visite à quelqu'un : un détenu, un malade, une personne âgée seule. Ce n'est pas seulement donner de son argent, mais aussi de son temps. Les pauvres et les souffrants ont besoin de solidarité et d'amour, pas moins que de pain et de vêtements, surtout en cette période d'isolement imposée par la pandémie.

Jésus a dit : *« Des pauvres, vous en aurez toujours avec vous, mais moi, vous ne m'aurez pas toujours. »* (Mt 26, 11) Cela est également vrai dans le sens où nous ne pouvons pas toujours recevoir le corps du Christ dans l'Eucharistie ; et même lorsque nous le faisons, cela ne dure que quelques minutes, alors que nous pouvons toujours le recevoir dans les pauvres. Il n'y a pas de limites ici, il suffit que nous le voulions. Nous avons toujours les pauvres à portée de main. Chaque fois que nous rencontrons quelqu'un qui souffre, surtout si nous avons affaire à certaines formes extrêmes de souffrance, si nous sommes attentifs, nous entendrons, avec les oreilles de la foi, la parole du Christ : « Regarde : ceci est mon corps ! »

Je termine par une petite histoire que j'ai lue quelque part. Un homme voit une petite fille mal nourrie, pieds nus et tremblant de froid, aussi crie-t-il presque en colère à Dieu : « Oh mon Dieu, pourquoi ne fais-tu rien pour cette petite fille ? » Et Dieu lui répond : « Bien sûr que je fais quelque chose pour cette petite fille, je t'ai fait, toi ! »

Que Dieu nous aide à nous le rappeler au bon moment.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

*Traduit en Français par Cathy Brenti de la Communauté des Béatitudes*

P. Raniero Card. Cantalamessa, ofmcap

LA PRESENCE RÉELLE DE JÉSUS DANS L’EUCHARISTIE

Quatrième Prédication, Carême 2022

Après nos catéchèses mystagogiques sur les trois parties de la Messe –la liturgie de la Parole, la consécration et la communion – méditons aujourd’hui sur l’Eucharistie comme « présence réelle » du Christ dans son Eglise.

Comment affronter un mystère si élevé, inaccessible ? Il nous vient aussitôt à l’esprit le nombre incalculable de théories et de discussions à ce sujet, les divergences entre catholiques et protestants, entre latins et orthodoxes, qui remplissaient les livres où nous - qui avons un certain âge - avons étudié la théologie ? Nous sommes enclins à penser à l’impossibilité d’ajouter quoi que ce soit à ce mystère qui puisse faire grandir notre foi et réchauffer notre cœur, sans glisser inévitable­ment dans la polémique entre les diverses confessions chrétiennes.

Mais c’est exactement ce en quoi consiste l’œuvre merveilleuse que l’Esprit Saint est en train d’accomplir, de nos jours, entre tous les chrétiens. Il nous pousse à reconnaître combien, dans nos discussions sur l’Eucharistie, il y avait de présomption humaine de pouvoir en­fermer le mystère dans une théorie ou même dans une parole, comme aussi la volonté de l’emporter sur l’adversaire. L’Esprit nous pousse au repentir, car nous avons réduit le gage suprême de l’amour et de l’unité que le Seigneur nous a laissé jusqu’à en faire l’objet privilégié de nos querelles.

Le moyen de nous acheminer sur cette voie de l’œcuménisme eucharistique, c’est la reconnaissance mutuelle, la voie chrétienne de l’agapé, du partage réciproque. Il ne s’agit pas de passer outre les divergences réelles ou de faillir, en quoi que ce soit, à l’authentique doctrine catholique ; il s’agit plutôt de mettre en commun les aspects positifs et les valeurs authentiques qu’il y a dans chacune des trois grandes traditions chrétiennes, de manière à construire une « masse » de vérité commune, qui nous entraîne vers une unité toujours plus pleine.

Il est étonnant de voir combien certaines positions catholiques, orthodoxes et protestantes autour de la présence réelle divergent les unes des autres et sont destructrices, si on les oppose et si on les voit alternativement entre elles, alors qu'elles apparaissent, au contraire, merveilleusement convergentes, si on les maintient ensemble en équilibre. C'est la synthèse qu'il faut commencer à faire ; il faut passer les grandes traditions chrétiennes comme au tamis, pour retenir de chacune, comme nous l'exhorte l'Apôtre, *« ce qui est bien »* (cf. 1 Th 5, 21).

*La tradition latine : une présence réelle, mais cachée*

Dans cet esprit, prenons le temps de regar­der d’un peu plus près les trois principales tra­ditions eucharistiques : latine, orthodoxe et pro­testante, pour nous inciter à bâtir sur les richesses de chacune et à les réunir toutes dans le trésor commun de l’Eglise. L’idée que nous aurons, à la fin, du mystère de la présence réel­le n’en sera que plus riche et plus vivant.

Dans la théologie et la liturgie latines, le centre indiscuté de l’ac­tion eucharistique d’où jaillit la présence réelle du Christ, c’est le moment de la consécration. C’est là que Jésus agit et parle à la première personne. Saint Ambroise, par exemple, écrit :

Ce pain est du pain avant les paroles sacramentelles ; mais, quand intervient la consécration, le pain devient chair du Christ... Par quelles paroles s’opère la consécration ? Et de qui sont-elles ? Du Seigneur Jésus ! Toutes les prières qui sont prononcées avant ce moment, le sont par le prêtre qui loue Dieu, prie pour le peuple, ceux qui le gouver­nent et pour les autres ; mais quand vient le moment où se réalise le saint sacrement, le prêtre ne se sert plus de ses propres paroles, mais de celles du Christ. C’est donc la parole qui opère *(conficit)* le sacrement... Vois-tu combien est efficace *(operatorius)* la parole du Christ ? Avant la consécration, il n’y avait pas le corps du Christ, mais après la consécration, je te le dis, désormais le corps du Christ est là. C’est lui qui a parlé et cela arriva ; lui qui a commandé et cela exista (cf. Ps 33, 9)[[24]](#footnote-24).

Dans la vision latine, nous pouvons parler d’un *réalisme christologique.* « Christologique », car l’attention est tout entière tournée vers le Christ, considéré aussi bien dans son existence historique et incarnée que comme Ressuscité. Le Christ est tout autant l’objet que le sujet de l’Eucharistie : celui qui est réalisé dans l’Eucharistie et celui qui réalise l’Eucharistie- « Réalisme », car on ne voit pas Jésus présent sur l’autel simplement dans un signe ou un symbole, mais en vérité et avec sa propre réalité. Pour donner un exemple d’un tel réalisme, prenons le cantique *« Ave verum » :* « Salut, corps véritable, né de la Vierge Marie, toi qui as réellement souffert et qui fus immolé sur la croix pour les hommes, du côté transpercé duquel ont jailli du sang et de l’eau... »

Par la suite, le Concile de Trente a apporté plus de précisions sur la manière de concevoir la présence réelle, en utilisant trois adverbes : *vere, realiter, substantialiter ;* Jésus est présent *véritablement,* pas seulement en image ou en figure ; il est *réellement* présent et pas seule­ment subjectivement, à cause de la foi des croyants ; il est présent *substantiellement,* c’est-à-dire selon sa réalité profonde qui est in­visible aux sens, et non selon les apparences qui restent du pain et du vin.

Il y avait, c’est vrai, un danger possible, celui de tomber dans un réalisme « cru », ou excessif, mais ce danger trouve son remède dans la tradition même. Saint Augustin a clarifié la chose, une fois pour toutes : la présence de Jésus dans 1’Eucharistie advient *« in sacramento »,* autre­ment dit, ce n’est pas une présence physique mais sacramentelle, par l’intermédiaire de signes qui sont, précisément, le pain et le vin. Dans ce cas pourtant, le *signe* n’exclut pas la *réalité,* mais la rend présente dans un mode unique, à savoir qu’une réalité spirituelle - ce qu’est le corps du Christ ressuscité - peut se rendre présente pour nous, tant que nous vivons encore dans cette vie.

Saint Thomas d’Aquin - l’autre grand maître de la spiritualité eucharistique latine, avec saint Ambroise et saint Augustin - tient le même discours quand il parle d’une présence du Christ « selon la substance » sous les espèces du pain et du vin[[25]](#footnote-25). Dire, en effet, que Jésus se rend présent avec sa substance dans l’Eucharistie, revient à dire qu’il se rend présent dans sa réa­lité véritable et profonde qu’on ne peut atteindre que moyennant la foi : « La vue, le toucher, le goût : tout ici faillit ; ne reste que la foi dans ta parole », chante-t-on dans l’hymne *« Adoro Te devote »* qui reflète entièrement la pensée eucharistique de St. Thomas : *« Visus, tactus, gustus in te fallitur – sed auditui solo tuto creditur ».*

Jésus est donc présent dans l’Eucharistie d’une manière unique qu’on ne rencontre nulle part ailleurs ; aucun adjectif ne suffit, à lui seul, à qualifier cette présence ; pas même l’adjectif « réel ». Réel vient de *res* (chose) et signifie : à la manière d’une chose ou d’un objet ; et Jésus n’est pas présent dans l’Eucharistie comme une « chose » ou un objet, mais comme une personne. Si l’on tient à dénommer cette présence, il vaut mieux simplement l’appeler présen­ce « eucharistique », car elle ne se réalise que dans l’Eucharistie.

*La tradition orthodoxe : l’action de l’Esprit Saint*

La théologie latine offre bien des richesses, mais n’épuise pas le mystère - ni ne pourrait le faire. Il lui a manqué, au moins dans le passé, de donner à l’Esprit Saint l’importance qui lui est due, et qui est essentielle pour comprendre l’Eucharistie. Alors nous nous tournons vers l’Orient pour interroger la tradition orthodoxe, d’un cœur tout autrement disposé que naguère : nous ne sommes plus inquiets de la différence, mais heureux du complément qu’elle apporte à notre vision latine.

La tradi­tion orthodoxe met, de fait, l’action de l’Esprit Saint en pleine lumière au cours de la célé­bration eucharistique. Ces confrontations ont déjà porté leurs fruits, du reste, depuis le Concile Vatican II. Jusqu’alors dans le canon romain de la messe, il n’y avait qu’une seule mention de l’Esprit Saint, en incise, dans la doxologie finale : *« Per ipsum, et cum ipso et in ipso... in unitate Spiritus Sancti... ».* Mais, à présent, tous les nouveaux canons font une double invocation à l’Esprit Saint : la première, sur les offrandes avant la consécration et, l’autre, sur l’Eglise, après la consécration.

Les liturgies orientales ont toujours attribué la réalisation de la présence réelle du Christ sur l’autel à une intervention spéciale de l’Esprit Saint. Dans l’anaphore dite de saint Jacques en usage dans l’Eglise d’Antioche, l’Esprit Saint est invoqué en ces termes :

Envoie sur nous et sur ces dons sacrés qui te sont présentés, ton Esprit de sainteté, Seigneur, et qui donne la vie, qui siège avec toi, Dieu et Père, et avec ton Fils Unique. Il règne, consubstantiel et coéternel ; il a parlé par la Loi, les prophètes et le Nouveau Testament ; sous la forme d’une colombe, il est descendu sur notre Seigneur Jésus Christ dans le Jour­dain et il a reposé sur lui ; il est descendu, sous la forme de langues de feu, sur les apôtres, le jour de Pentecôte. Envoie, Seigneur, sur nous-mêmes et sur ces offrandes saintes qui te sont présentées, ton Esprit trois fois saint afin que, par sa venue sainte, bonne et glorieuse, il sanctifie ce pain et en fasse le corps sacré du Christ (Amen), qu’il sanctifie ce calice et en fasse le sang précieux du Christ.

Il y a ici, bien plus qu’un simple ajout de l’invocation à l’Esprit Saint ; il y a un vaste regard qui embrasse toute l’histoire du salut et permet de découvrir une nouvelle dimen­sion du mystère eucharistique. A partir des paroles du symbole de Nicée-Constantinople, qui définissent le Saint-Esprit « Seigneur » et « Auteur de la vie », « qui a parlé par les pro­phètes », la perspective s’élargit jusqu’à tracer une véritable « histoire » de l’action de l’Esprit Saint.

L’Eucharistie porte à son achèvement cette série d’interventions prodigieuses : l’Esprit Saint qui, à Pâques, fit irruption dans le sé­pulcre et, « touchant » le corps inanimé de Jésus, le fit revivre, réitère ce prodige dans l’Eucharistie. Il vient sur le pain et sur le vin qui sont des éléments morts et leur donne la vie, il en fait le corps et le sang vivants du Rédempteur. Vraiment - Jésus lui-même le disait, en parlant de l’Eucharistie – « *c’est l’Esprit qui donne la vie »* (Jn 6, 63). Théodore de Mopsueste, qui représente admirablement la tradition eucharistique orientale, écrit :

Grâce à l’action liturgique, notre Seigneur est comme ressuscité des morts et répand sur nous tous sa grâce, par la venue de l’Esprit Saint... Quand le pontife déclare que ce pain et ce vin sont le Corps et le Sang du Christ, il affirme qu’ils le sont devenus au contact de l’Esprit Saint. Il en va comme du corps naturel du Christ, quand il reçut l’Esprit Saint et son onction. A ce mo­ment où survient l’Esprit Saint, nous le croyons, le pain et le vin reçoivent une sorte d’onction de grâce. Et dès lors, nous le croyons, ils sont le corps et le sang du Christ, immortels, incorrup­tibles, impassibles et immuables par nature, comme le corps même du Christ dans la Résurrection[[26]](#footnote-26).

Toutefois, il est une précision dont il faut tenir compte et qui montre que la tradition latine a, elle aussi, quelque chose à offrir aux frères orthodoxes. L’Esprit Saint n’agit pas séparément de Jésus, mais dans la parole de Jésus. Jésus dit à son sujet : *« Ce qu'il dira ne viendra pas de lui-même : mais ce qu'il aura entendu, il le dira. […] Lui me glorifiera, car il recevra ce qui vient de moi pour vous le faire connaître ».* (Jn 16, 13-14) Voilà pourquoi il ne faut pas séparer les paroles de Jésus (« Ceci est mon corps ») et celles de l’épiclèse (« Que l’Esprit Saint fasse de ce pain le corps du Christ »).

L’appel à l’unité entre frères catho­liques et orthodoxes monte des profondeurs même du mystère eucharistique. Même si, par la force des choses, le souvenir de l’institution et l’invocation de l’Esprit se produisent à des moments distincts (impossible à l’homme d’exprimer le mystère en un seul instant), tou­tefois leur action est conjointe. L’efficacité vient sans aucun doute de l’Esprit (et non pas du prêtre, ni de l’Église), mais cette efficacité s’exerce à l’intérieur de la parole du Christ et à travers elle.

L’efficacité qui actualise la présence de Jésus sur l’autel - je l’ai dit - ne vient pas de l’Église, mais - et je l’ajoute - elle n’advient pas sans l’Église. L’Église est l’instrument vivant qui sert de canal à l’Esprit Saint pour une œuvre commune. Il en est de la venue de Jésus sur l’autel comme de son dernier retour dans la gloire : *L’Esprit et l’Epouse* [l’Eglise !] *disent* à Jésus dans la Messe : *Viens !* Et, lui, vient (cf. Ap 22,17).

*La spiritualité protestante, ou l’importance de la foi*

La tradition latine a mis en lumière « qui » est présent dans l’Eucharistie : le Christ ; la tradition orthodoxe a manifesté « par qui » est opé­rée sa présence, par l’Esprit Saint ; la théologie protestante éclaire « sur qui » cette présence opère ; autrement dit : à quelles conditions le sacrement opère, de fait, en celui qui le reçoit, ce qu’il signifie. Ces conditions sont diverses mais se résument en un seul mot : la foi.

Ne nous attardons pas subitement aux conséquences négatives qu’à certaines époques on a tiré du principe protestant selon lequel les sacrements ne sont que des « signes de la foi » ; dépassons les malentendus et la polémique, et alors nous trouvons bien salutaire cet éner­gique rappel à la foi pour sauver le sacrement et pour ne pas le réduire à l’une des « bonnes œuvres » ou à quelque chose qui agit mécaniquement et par magie, presque à l’insu de l’homme. En fin de compte, il s’agit de découvrir le sens profond de l’exclamation liturgique qui retentit à la fin de la consécration ; et qui, jadis, nous nous en souvenons, était bien insérée au cœur même de la for­mule consécratoire, comme pour souligner que la foi est partie essentielle du mystère : *« Mysterium fidei »*, Mystère de la foi !

La foi ne « fait » pas le sacrement, elle ne fait que le « recevoir » ; seule, la parole du Christ, reprise par l’Église et rendue efficace par l’Esprit Saint, « fait » le sacrement. Mais quelle serait l’utilité d’un sacrement s’il n’était pas « reçu » ? Au sujet de l’Incarnation, des hommes comme Origène, saint Augustin, saint Bernard ont dit : « A quoi bon pour moi que le Christ soit né, jadis, de Marie, à Bethléem, s’il ne naît pas aussi dans mon cœur, par la foi ? » On doit tenir le même langage à propos de l’Eucharistie : à quoi bon le Christ est-il ré­ellement présent sur l’autel, s’il n’est pas présent pour moi ? Du temps où Jésus était présent dans son corps sur la terre, déjà la foi était nécessaire ; autrement - comme il le répète si souvent lui-même dans l’Evan­gile - sa présence n’était d’aucune utilité, sinon pour la condamnation : « Malheur à toi, Corazine, malheur à toi, Bethsaïde ! »

Il faut la foi pour que la présence de Jésus dans l’Eucharistie soit « réelle », certes, mais aussi « personnelle », c’est-à-dire de personne à personne. C’est une chose en effet « d’être là », autre chose « d’être présent ». La présence suppose quelqu’un qui est présent et quelqu’un devant qui il est présent ; elle suppose une com­munication mutuelle, l’échange entre deux sujets libres qui prennent conscience l’un de l’autre. C’est donc beaucoup plus que le simple fait de se trouver dans un lieu donné.

Cette dimension subjective et existentielle de la présence eucharistique n’annule pas la présence objective qui précède la foi de l’hom­me, bien plus elle la suppose et la valorise, tant il est vrai que Luther lui-même, qui a tant exal­té le rôle de la foi, a pu prononcer l’extraordinaire profession de foi dans la présence réelle que voici :

Je ne peux pas comprendre les mots « ceci est mon corps » autrement que ce qu’ils disent. Aux autres, donc, de prouver que là où la parole dit : « Ceci est mon corps », le corps du Christ n’y est pas. Je ne veux pas prêter l’oreille aux explications fondées sur la raison. Face à des paroles si claires, je n’admets pas de questions ; je repousse le bon sens et la saine raison humaine. Preuves matérielles, argumen­tations géométriques... je repousse tout en bloc. Dieu est bien au-dessus de toute espèce de mathématique ; il n’est besoin que d’adorer, dans un très grand étonnement, la parole de Dieu[[27]](#footnote-27).

Nous avons jeté rapidement un regard sur la richesse des diverses traditions chrétiennes, suffisamment pour nous faire entrevoir quel don s’ouvre à l’Eglise, quand les diverses confessions chrétiennes décident la mise en commun de leurs biens spirituels, à la manière des premiers chrétiens dont il est dit qu’*« ils avaient tout en commun »* (Ac 2, 44). C’est cela l’*agapé* la plus grande, aux dimensions de l’Eglise tout entière ; le Seigneur met dans notre cœur le désir de la rechercher, pour la joie de notre Père com­mun et le raffermissement de son Eglise.

*Sentiment de la présence*

Au cours du bref pèlerinage eucharistique que nous venons de faire parmi les différentes confessions chrétiennes, nous avons recueilli nous aussi dans des corbeilles les restes de la grande multiplication des pains qui s’est pro­duite dans l’Eglise. Mais nous ne pouvons pas nous arrêter là dans notre méditation sur le mystère de la présence réelle ; cela reviendrait à ne pas manger les restes que nous avons recueillis. La foi en la présence réelle est une grande chose, mais elle ne nous suffit pas ; du moins la foi comprise d’une certaine manière. Il n’est pas suffisant d’avoir une idée théologiquement parfaite et œcuméniquement ouverte de la présence réelle de Jésus dans l’Eucharistie. Parmi les théologiens, il en est beaucoup qui savent tout sur ce mystère, mais ils ne connaissent pas la présence réelle. Parce que, au sens biblique du terme, ne « connaît » une chose que celui qui en a fait l’expérience. Ne connaît vraiment le feu que celui qui a été, une fois au moins, touché par une flamme et qui a dû reculer rapidement pour ne pas se brûler.

Saint Grégoire de Nysse nous a laissé une très belle expression pour préciser ce niveau le plus élevé de la foi. Il parle d’un « sentiment de présence » *(aisthesis parousias)[[28]](#footnote-28)* que peut éprouver quelqu’un qui est surpris par la présence de Dieu et a une certaine per­ception (non seulement une idée) de sa présen­ce. Il ne s agit pas d’une perception naturelle mais du fruit d’une grâce qui opère comme une rupture de niveau, un saut de qualité.

Il y a une analogie très forte avec ce qui se produisait après la Résurrection, quand Jésus se donnait à reconnaître à quelqu’un. C’était l’imprévu qui, tout à coup, changeait de fond en comble la manière d’être d’une per­sonne. Un jour, après la Résurrection, les apôtres sont occupés à pêcher sur le lac ; un homme paraît sur le rivage, un dia­logue à distance s’établit : *«* *N’avez-vous rien à manger ? »* Non ! répondent-ils ; mais voici que dans le cœur de Jean jaillit une étincelle, il se met à crier : *C’est le Seigneur !* Tout change alors et ils se hâtent de gagner la rive (cf. Jn 21, 4). Les disciples d’Emmaüs ont connu la même aventure : Jésus faisait route avec eux, *mais leurs yeux étaient incapables de le reconnaître* ; à la fin, quand Jésus fit le geste de rompre le pain, alors *leurs yeux s ’ouvrirent et ils le reconnurent* (Lc 24, 31). Voilà ! C’est exactement ce qui se produit le jour où un chrétien - qui a reçu tant et tant de fois Jésus dans l’Eucharistie - par un don de sa grâce - finit par le « reconnaître ».

De notre foi et du « sentiment » de la présen­ce réelle doit naître une révérence spontanée envers Jésus dans le Saint-Sacrement, et même de la tendresse. C’est un sentiment si délicat et si personnel qu’on risque de l’altérer rien qu’en en parlant. Saint François d'Assise avait le cœur rempli de tels sentiments envers Jésus dans l'Eucharistie. Il se tient devant Jésus dans le sacrement, comme à Greccio il se tenait devant l'Enfant de Bethléem ; il le voit abandonné entre nos mains, si impuissant, si humble. Dans sa « Lettre à tout l'Ordre », il écrit de mots de feu que nous voulons écouter comme adressés maintenant à nous, à conclusion de notre méditation sur la présence réelle de Jésus dans l’Eucharistie:

Voyez votre dignité, frères prêtres, et soyez saints parce qu'il est saint... Grande misère et misérable faiblesse si, le tenant ainsi présent entre vos mains, vous vous occupez de quelque autre chose qui soit au monde !  Que tout homme craigne, que le monde entier tremble, et que le ciel exulte, quand le Christ, Fils du Dieu vivant, est sur l'autel entre les mains du prêtre !  Ô admirable grandeur et stupéfiante bonté ! Ô humilité sublime, ô humble sublimité ! Le maître de l'univers, Dieu et Fils de Dieu, s'humilie pour notre salut, au point de se cacher sous une petite hostie de pain !  Voyez, frères, l'humilité de Dieu, et faites-lui l'hommage de vos cœurs. Humiliez-vous, vous aussi, pour pouvoir être exaltés par lui. Ne gardez pour vous rien de vous, afin que vous reçoive tout entiers Celui qui se donne à vous tout entier.

Traduit par Cathy Brenti de la Communauté des Béatitudes

P. Raniero Card. Cantalamessa, ofmcap

« JE VOUS AI DONNÉ L’EXEMPLE »

Cinquième Prédication, Carême 2022

Cette dernière méditation sur l’Eucharistie commence par une question : Pourquoi Jean, dans le récit de la Dernière Cène, ne parle-t-il pas de l'institution de l'Eucharistie, mais évoque, en lieu et place, le lavement des pieds ? Lui qui avait consacré un chapitre entier de son Évangile à préparer les disciples à manger sa chair et à boire son sang !

La raison en est que, dans tout ce qui concerne Pâques et l'Eucharistie, Jean montre qu'il veut souligner *l'événement* plus que le *sacrement*, c'est-à-dire plus le signifié que le signe. Pour lui, la nouvelle Pâque ne commence pas tant au Cénacle - lorsque le rite qui doit la commémorer est institué (on sait que la Cène de Jean n'est pas une « cène pascale ») ; il commence plutôt sur la croix lorsque le fait qui va être commémoré s’accomplit. C'est là que s'opère le passage de la Pâque ancienne à la Pâque nouvelle. Il souligne que Jésus sur la croix *« n'a eu aucun os brisé »,* car cela était prescrit pour l'agneau pascal dans l'Exode (Jn 19, 36 ; Ex 12, 46).

*La signification du lavement des pieds*

Il est important de bien comprendre le sens qu'a pour Jean le geste du lavement des pieds. La récente constitution apostolique *Praedicate Evangelium* le mentionne dans le Préambule, comme l'icône même du service qui doit caractériser tout le travail de la Curie Romaine reformée . Il nous aide à comprendre comment on peut faire de notre vie une eucharistie, en « imitant dans la vie ce que nous célébrons à l'autel ». Nous sommes devant un de ces épisodes (un autre est celui du côté transpercé) où l’évangéliste nous fait clairement comprendre qu’ici se cache un mystère bien au-delà du fait contingent qui pourrait, en lui-même, ne présenter qu’un intérêt limité.

*« Moi »,* dit Jésus, *« je vous ai donné l’exemple ».* Quel exemple nous a-t-il donné ? Devons-nous pratiquement laver les pieds de nos frères, chaque fois que nous passons à table ? Certainement pas seulement ça ! La réponse est dans l’Évangile : *« Celui qui veut devenir grand parmi vous sera votre serviteur. Celui qui veut être parmi vous le premier sera l'esclave de tous : car le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir, et donner sa vie en rançon pour la multitude ».* (Mc 10, 44-45)

C’est précisément dans le contexte du dernier repas que Luc rapporte dans son Évangile une parole de Jésus qu’on dirait prononcée à la fin du la­vement des pieds : *« Quel est en effet le plus grand : celui qui est à table, ou celui qui sert ? N'est-ce pas celui qui est à table ? Eh bien moi, je suis au milieu de vous comme celui qui sert. »* (Lc 22, 27) D’après l’évangéliste, Jésus aurait parlé de la sorte à cause d’une querelle qui animait les disciples, à savoir lequel d’entre eux pou­vait prétendre être le plus grand (cf. Lc 22, 24). Peut-être est-ce cette circonstance qui inspira à Jésus ce geste du lavement des pieds, telle une parabole en acte. Tandis que les disciples sont tout occupés à discuter entre eux avec animation, Jésus se lève de table en silence, il cherche une bassine d’eau et un linge, puis il revient et s’agenouille devant Pierre pour lui laver les pieds en le jetant, comme on peut s’en douter, dans la confusion la plus totale : *« C'est toi, Seigneur, qui me laves les pieds ? »* (Jn 13, 6)

Dans l’épisode du lavement des pieds, Jésus a voulu en quelque sorte rassembler tout le sens de sa vie pour qu’il demeure bien gravé dans la mémoire des disciples ; un jour alors ils com­prendraient, quand ils en seraient devenus capables : *« Ce que je veux faire, tu ne le sais pas maintenant ; plus tard tu comprendras. »* (Jn 13, 7) Ce geste qu’on trouve en finale dans les évan­giles nous dit que la vie de Jésus, du dé­but à la fin, fut un lavement des pieds, au servi­ce des hommes ; elle fut - comme aiment à le dire quelques exégètes - une *pro-existence,* une existence vécue pour le bonheur des autres.

Jésus nous a donné l’exemple d’une vie dé­pensée pour les autres, une vie devenue « pain rompu pour le monde ». En disant : faites, vous aussi, comme moi j’ai agi, Jésus institue donc la *diakonia,* c’est-à-dire le service, en l’élevant au titre de loi fondamentale ou, mieux, de style de vie et de modèle pour toutes les relations dans l’Église. Comme s’il disait à propos du lavement des pieds ce qu’il dit en instituant l’Eucharistie : *« Faites ceci en mémoire de moi ».*

Il me faut à ce stade faire une petite digression avant de poursuivre ma réflexion. Un Père ancien, le bienheureux Isaac de Ninive, donnait ce conseil à ceux qui sont contraints, par devoir, de parler de choses spirituelles, auxquelles ils ne sont pas encore parvenus dans leur vie : « Parlez-en - dit-il - comme quelqu'un qui appartient à la classe des disciples et non avec autorité, après avoir humilié votre âme et vous être rendu plus petit que n'importe lequel de vos auditeurs[[29]](#footnote-29) ». C’est dans cet esprit, vénérables pères, frères et sœurs, que j'ose parler de service, à vous qui le vivez au jour le jour.

Je me souviens toujours de l'observation qu'un jour le préfet de la Congrégation de la Foi, le cardinal Franjo Šeper, nous adressa, à nous membres de la Commission théologique internationale : « Vous les théologiens - disait-il en souriant - vous n'avez pas fini d'écrire quelque chose que vous y mettez dessus votre nom et prénom. Nous, à la Curie, nous devons tout faire de manière anonyme ». C'est cette qualité tout-à-fait évangélique du service qui est pour moi une raison d'admirer et de remercier les nombreux serviteurs anonymes de l'Église qui travaillent à la Curie romaine, dans les Curies épiscopales et dans les Nonciatures.

*L’esprit de service*

Mais revenons à notre sujet. Il nous faut creuser le sens du mot « service », pour qu’il puisse devenir réel dans notre vie et que nous ne nous en tenions pas à de belles paroles. En soi, le service n’est pas une vertu. On ne trouve le mot *diakonia,* service, dans aucun catalogue des vertus ou des fruits de l’Esprit, d’après le Nouveau Testament. On en vient même à parler d’un service du péché (cf. Rm 6, 16) ou des idoles (cf. 1 Co 6, 9) qui n’a certainement rien d’un bon service. En soi, le service est neutre, il souligne une condi­tion de vie, ou une manière d’entrer en rapport avec autrui dans son travail, une dépendance par rapport aux autres. Il peut même être un acte négatif s’il est fait sous la contrainte (es­clavage), ou pour des motifs intéressés.

Aujourd’hui, tout le monde parle de service ; tous se disent en situation de service : le commerçant est au service de ses clients ; on dit de tous ceux qui exercent une fonction sociale qu’ils rendent service ou qu’ils sont de service. Il est bien évident que le service dont parle l’Évangile est tout autre chose même si, en soi, il n’exclut ni ne disqualifie forcément le service tel qu’on l’entend dans le monde. La diffé­rence est tout entière dans les motivations et l’attitude intérieure qui portent à rendre servi­ce.

Relisons le récit du lavement des pieds pour voir l’esprit dans lequel Jésus l’a accompli et ce qui l’a poussé à agir ainsi : *« ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout. »* (Jn 13, 1) Le service n’est pas une vertu, mais il trouve sa source dans les vertus, dans la charité, en premier lieu ; alors il est l’expression la plus noble du commandement nouveau. Le service est une manifestation de l*’agapè,* de cet amour qui *« ne cherche pas son intérêt »* (1 Co 13, 5) mais celui d’autrui, amour qui ne se recherche pas mais se donne. C’est une participation et une imitation de l’agir de Dieu qui, parce qu’il est « le Bien, tout le Bien, le Bien suprê­me » ne peut aimer et faire le bien que dans la gratuité, sans aucun intérêt propre.

C’est pour­quoi le service évangélique, à l’opposé du ser­vice du monde, n’est pas l’apanage de l’infé­rieur, du besogneux, de celui qui n’a rien, mais plutôt l’apanage de celui qui a des biens, un poste élevé, du riche. En fait de service, à celui qui a beaucoup reçu, il sera beaucoup demandé (cf. Lc 12, 48). Pour cette raison, Jésus le dit, dans son Église, *celui qui gouver­ne* doit être *comme celui qui sert* (Lc 22, 26) et celui qui est *le premier* doit être *le serviteur de tous* (Mc 10, 44). Le lavement des pieds est « le sacrement de l’autorité chrétienne », disait mon professeur d’exégèse à Fribourg, le Père Ceslas Spicq.

A côté de la gratuité, le service exprime une autre grande caractéristique de l’*agapè* divine, l’humilité. Par ces mots : « Vous devez vous laver les pieds les uns aux autres », Jésus veut dire : vous devez vous rendre mutuellement les ser­vices d’une humble charité. Charité et humilité réunies forment le service évangélique. Jésus dit dans l’Évangile : *« Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ».* (Mt 11, 29) Mais qu’a fait Jésus pour se dire humble ? Avait-il une faible estime de lui-même ou parlait-il humblement de sa personne ? Au contraire, dans l'épisode même du lavement des pieds, il se dit *« Maître et Seigneur »* (cf. Jn 13, 13).

Alors qu'a-t-il fait pour se dire « humble » ? Il est descendu pour servir ! Depuis le moment de son incarnation, il n'a fait que descendre, descendre, jusqu'à ce point extrême où on le voit à genoux laver les pieds des Apôtres. Quel frisson a dû parcourir les anges, de voir dans un tel abaissement le Fils de Dieu, sur lequel ils n'osent même pas fixer leur regard (cf. 1 P 1, 12). Le Créateur est à genoux devant la créature ! « Rougissez, cendre superbe : Dieu s'abaisse et vous vous élevez ! » disait saint Bernard[[30]](#footnote-30). Ainsi comprise - c'est-à-dire comme un abaissement pour servir - l'humilité est vraiment la manière royale de ressembler à Dieu et d'imiter l'Eucharistie dans notre vie.

*Discernement des esprits*

Le fruit de cette méditation devrait être une révision courageuse de notre vie (habitudes, tâches, horaires de travail, répartition et utilisation du temps) pour voir si c'est vraiment un service et si, dans ce service, on trouve l'amour et l'humilité. Le point fondamental est de savoir si nous servons nos frères, ou si au contraire nous nous servons de nos frères. Il se sert de ses frères et les exploite celui qui, peut-être, se met en quatre pour les autres comme on dit, mais n’est en rien désintéressé en tout ce qu'il fait, et cherche, en quelque sorte, l'approbation, les applaudissements ou la satisfaction de se sentir, dans son cœur, à sa place et bienfaiteur. L'Évangile présente, sur ce point, des exigences d'une extrême radicalité : *« Que ta main gauche ignore ce que fait ta main droite. »* (Mt 6, 3) Tout ce qui est fait consciemment « pour être vu des hommes », est perdu. *« Christus non sibi placuit » : le Christ n'a pas fait ce qui lui plaisait* (Rm 15, 3), voilà la règle du service.

Pour faire le « discernement des esprits », c’est-à-dire des intentions qui motivent notre service, il est utile de voir quels sont les ser­vices que nous rendons de bon cœur et ceux auxquels nous tentons d’échapper. Il est tout aussi utile de voir si notre cœur - au cas où on nous le demanderait — est prêt à quitter un service honorable, qui donne un certain pres­tige, pour un service humble qui ne sera appré­cié de personne.

Les services les plus sûrs sont ceux que nous rendons sans que personne - pas même ceux qui les reçoivent - s’en aper­çoive, mais seulement le Père qui voit dans le secret. Jésus a élevé au rang symbolique de ser­vice un des gestes les plus humbles connus de son temps qui, d’ordinaire, était confié aux esclaves, laver les pieds. Saint Paul nous exhorte ainsi : *« N’ayez pas le goût des gran­deurs, mais laissez-vous attirer par ce qui est humble ».* (Rm 12, 16)

A l’opposé de l’esprit de service se trouvent la soif de dominer, l’habitude d’imposer aux autres sa propre volonté et sa manière de voir ou de faire. L’autoritarisme, somme toute. Souvent, celui qui est dans de telles dispositions devient un vrai tyran, il ne se rend pas du tout compte des souffrances qu’il provoque et s’étonne même de voir que les autres n’apprécient pas « l’intérêt » qu’il leur manifeste et ses efforts, au point qu’il se prend pour une victime. Jésus a dit à ses Apôtres d’être comme des agneaux au milieu des loups, mais voilà qu’au contraire, ce sont eux les loups au milieu des agneaux. Les souffrances qui affligent parfois une famille ou une communauté sont dues, pour une bonne part, à quelque esprit autoritaire et despotique qui écrase les autres, et qui, sous le prétexte de « servir », en réalité « asservit » autrui.

Ce « quelqu’un », il se pourrait très bien que ce soit nous ! Si nous avons quelque petit doute à ce propos, ce serait une bonne chose d’in­terroger, en toute sincérité, ceux de notre entourage et de leur donner la possibilité de s’exprimer sans crainte. S’il se trouve que, nous aussi, nous rendons la vie difficile à quel­qu’un, à cause de notre caractère, à nous d’ac­cepter humblement la réalité et de repenser notre service.

D’un autre côté, l’attachement exagéré à nos habitudes et commodités est aussi contraire à l’esprit de service. C’est, somme toute, une mollesse de caractère. Celui qui cherche toujours sa propre satisfaction, qui fait de son repos, de son temps libre, de son horaire, une véritable idole, ne peut pas sérieusement servir les autres. Il n’y a et il n’y aura jamais qu’une règle du service : Christ n’a pas cherché sa propre satisfaction.

Le service, nous l’avons vu, est la vertu par­ticulière de celui qui préside, c’est ce que Jésus a laissé aux pasteurs de son Église comme étant son héritage le plus précieux. Tous les charismes, nous le savons, sont en fonction du service ; mais cela est vrai tout particulièrement du charisme de ceux qui sont « pasteurs et chargés de l’enseignement » (cf. Ep 4, 11), autrement dit le charisme de l’autorité. C’est pour servir que l’Église est « charismatique » et c’est encore pour servir qu’elle est « hiérarchique » !

*Le service de l’Esprit*

Si, pour le commun des chrétiens, servir veut dire « ne plus vivre pour soi-même » (cf. 2 Co 5, 15), pour les pasteurs c’est « ne pas se paître soi-même » : *« Quel malheur pour les bergers d'Israël qui sont bergers pour eux-mêmes ! N'est-ce pas pour les brebis qu'ils sont bergers ?»* (Ez 34, 2) Pour le monde, rien de plus naturel et juste que quiconque est seigneur *(dominus)* « domine », agisse en patron ; il n’en va pas de même parmi les disciples de Jésus cepen­dant, mais celui qui est maître doit servir. *« Il ne s'agit pas pour nous d'exercer un pouvoir sur votre foi »,* écrit saint Paul, *« mais de contribuer à votre joie ».* (2 Co 1, 24)

Nous trouvons chez saint Pierre la même prescription à l’égard des pasteurs : « Ne commandez pas en maîtres à ceux qui vous sont confiés, mais devenez les modèles du troupeau » (cf. 1 P 5, 3). Dans le ministère pastoral, il n’est pas facile d’échapper à la mentalité de celui qui sait les choses de la foi. Dans l’un des plus anciens documents sur le ministère épiscopal (la *Didascalia* syriaque), nous trouvons déjà une conception de l’évêque semblable au monarque ; dans son Église, ni Dieu, ni les hommes ne peuvent rien entreprendre sans son autorisation.

C’est souvent sur ce point sensible que le problème de la conversion se pose pour les pasteurs en tant que pasteurs. Quelle résonance empreinte de force et de tristesse dans ces mots de Jésus, après le lavement des pieds : *« Moi, le Seigneur et le Maître... » ;* Jésus *« ne retint pas jalousement le rang qui l'égalait à Dieu »* (Ph 2, 6), il n’a pas eu peur de mettre en cause sa dignité divine, de donner libre cours au manque de respect de la part des hommes, mais il s’est dépouillé de ses privi­lèges, il s’est donné à voir comme un homme parmi les autres (*« semblable aux hommes »*).

Jésus a vécu simplement ; la simplicité a tou­jours été le début et le signe d’un vrai retour à l’Évangile. Il faut imiter l’agir de Dieu. « Il n’y a rien qui caractérise autant et mieux l’agir de Dieu - écrit Tertullien - que le contraste entre la simplicité des moyens et des manières exté­rieures qu’il met en œuvre et le caractère gran­diose des résultats spirituels qu’il obtient[[31]](#footnote-31) ». Le monde, pour agir et pour impressionner, a besoin de clinquant ; Dieu, pas !

Il y eut une époque où la dignité épisco­pale s’exprimait dans les armoiries, titres, châ­teaux, armées ; on avait alors des évêques-princes, mais beaucoup plus princes qu’évêques. Sur ce point aujourd’hui, l’Église en comparaison vit une époque en or. J’ai connu un évêque qui trouvait tout naturel de passer chaque semaine quelques heures dans un hospice pour aider les vieillards à s’habiller pour déjeuner ; c’est à la lettre qu’il avait pris la leçon du lavement des pieds. Quant à moi, je me dois de le dire, j’ai reçu au cours de ma vie de plusieurs prélats les plus beaux exemples de simplicité.

Il convient toutefois de garder, même à ce propos, une grande liberté évangélique. La simplicité exige que nous ne nous mettions pas au-dessus des autres. Il ne s’agit cependant pas de toujours nous mettre obstinément au-dessous d’eux pour maintenir les distances, d’une manière ou d’une autre. Non, être simple, c’est accepter d’être comme les autres, dans le quotidien de la vie. Manzoni note avec finesse : « Il y a des personnes qui ont autant d’humilité qu’il en faut pour se mettre en dessous du petit peuple, mais non pour être leurs semblables[[32]](#footnote-32) ».

Parfois le meilleur ser­vice ne consiste pas à servir, mais à se laisser servir, comme Jésus qui savait, à l’occasion, aussi être à table et se faire laver les pieds (cf. Lc 7, 38) et qui acceptait, de bon cœur, les services qu’au cours de ses pérégrinations quelques femmes généreuses et aimantes lui rendaient (Lc 8, 2-3).

Il est un autre aspect qu’il faut mettre en valeur au sujet du service : le service fraternel, pour important et saint qu’il soit, n’est ni le premier aspect du service, ni l’essentiel ; d’abord il y a le service de Dieu. Jésus est d’abord et avant tout le « Serviteur de Dieu » ; ce n’est qu’après qu’il l’est des hommes. Il le rappelle à ses parents, quand il leur dit : *« Ne saviez-vous pas qu’il me faut être chez mon Père ? »* (Lc 2, 49) Il n’hésitait pas à décevoir les foules qui s’étaient déplacées pour l’écouter et se faire guérir, en les délaissant, à l’improviste, pour se retirer dans les lieux déserts où il priait (cf. Lc 5, 16).

Le service évangélique aujourd’hui est lui aussi piégé par le danger de la sécularisation. On assure avec trop de facilité que tout service rendu à l’homme est service de Dieu. Saint Paul parle d’un service de l’Esprit *(diakonia Pneumatos)* (2 Co 3, 8), et c’est à ce service que sont destinés les ministres du Nouveau Testament. Chez les pasteurs *l’esprit de service* doit s’exprimer à travers *le service de l’Esprit* » !

Celui qui, comme le prêtre, est appelé par vocation à un tel service « spirituel », ne sert pas ses frères s’il leur rend mille et un services autrement, mais néglige l’unique qu’on est en droit d’attendre de lui et que lui seul peut rendre. Selon l’Écriture, le prêtre *« est établi pour intervenir en faveur des hommes dans leurs relations avec Dieu »* (He 5, 1). Quand ce problème surgit pour la première fois dans l’Église, Pierre le résolut ainsi : *« « Il n'est pas bon que nous délaissions la parole de Dieu pour servir aux tables [...] En ce qui nous concerne, nous resterons assidus à la prière et au service de la Parole. »* (Ac 6, 2-4)

Il y a en effet des pasteurs qui sont retournés au service des tables ; ils prennent à cœur toutes sortes de problèmes matériels, économiques, administratifs, parfois même agricoles existant dans leur communauté (dont ils pourraient très bien laisser le soin à d’autres), et ils négligent leur véritable service qui est irremplaçable. Or le service de la Parole exige des heures de lecture, d’étude et de priè­re.

Immédiatement après avoir expliqué aux Apôtres le sens du lavement des pieds, Jésus leur dit : *« Sachant cela, heureux êtes-vous si vous le faites ».* (Jn 13, 17) Nous aussi nous serons bénis si nous ne nous contentons pas de savoir ces choses - à savoir que l'Eucharistie nous pousse au service et au partage - mais si nous les mettons en pratique, si possible dès aujourd'hui. L'Eucharistie n'est pas seulement un mystère à consacrer, à recevoir et à adorer, mais aussi un mystère à imiter.

Mais avant de conclure, rappelons-nous une vérité sur laquelle nous avons insisté dans toutes nos réflexions sur l'Eucharistie : l'action de l'Esprit Saint ! Veillons à ne pas réduire le *don* au *devoir* ! Nous n'avons pas seulement reçu l'ordre de nous laver les pieds et de nous servir : nous avons reçu la grâce de pouvoir le faire. Le service est un charisme et comme tous les charismes c'est « une manifestation particulière de l'Esprit pour le bien commun » (1 Co 12, 7) ; "Chacun vit selon le don (le *charisme* !) reçu, le mettant au service des autres", dit l'apôtre Pierre dans sa Première Lettre (1 P 4, 10). Le don précède le devoir et rend son accomplissement possible. C'est "la bonne nouvelle" - l'Evangile - dont l'Eucharistie est le consolant souvenir quotidien.

Saint-Père, Vénérables Pères, Frères et Sœurs, merci pour votre bienveillante écoute et mes vœux les plus chaleureux pour une bonne Semaine Sainte et une joyeuse Pâques. \_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Traduit par Cathy Brenti de la Communauté des Béatitudes

P. Raniero Cantalamessa, ofmcap

« PILATE DIT : QU'EST-CE QUE LA VÉRITÉ ? »

Prédication du Vendredi Saint 2022

Dans le récit de la Passion, l'évangéliste Jean accorde une importance particulière au dialogue de Jésus avec Pilate et c'est là-dessus que nous voulons méditer quelques instants, avant d’entrer plus avant dans notre liturgie.

Tout commence par la question de Pilate : *« Es-tu le roi des Juifs ? »* (Jn 18, 33) Jésus veut faire comprendre à Pilate que la question est plus sérieuse qu'il ne le pense, mais qu'elle n'a de sens que s’il ne se contente pas de répéter une accusation formulée par d'autres. Il demande donc à son tour : *« Dis-tu cela de toi-même, ou bien d'autres te l'ont dit à mon sujet ? »*

Il essaie d'amener Pilate à une vision plus haute. Il lui parle de son royaume : un royaume qui *« n'est pas de ce monde »*. Le gouverneur ne comprend qu'une seule chose, qu'il ne s'agit pas d'un royaume politique. S’il s’agit de parler de religion, il ne veut pas entrer dans ce genre de question. Il demande donc avec une pointe d’ironie : *« "Alors, tu es roi ?"* *Jésus répondit : "C'est toi-même qui dis que je suis roi" »*. (Jn 18, 37)

En déclarant qu'il est roi, Jésus s'expose à la mort ; mais au lieu de se disculper en le niant, il l'affirme avec force. Il laisse filtrer son origine supérieure : *« Je suis venu dans le monde... »* : il a donc mystérieusement existé avant la vie terrestre, il vient d'un autre monde. Il est venu sur la terre pour être le témoin de la vérité. Il traite Pilate comme une âme qui a besoin de lumière et de vérité, et non comme un juge. Il est plus intéressé par le sort de Pilate que par le sien. Par son appel à accueillir la vérité, il veut l'amener à rentrer en lui-même, à regarder les choses d'un autre œil, à se placer au-dessus de la dispute momentanée avec les Juifs.

Le gouverneur romain accueille l'invitation que Jésus lui adresse, mais il est sceptique et indifférent à ce genre de spéculation. Le mystère qu'il entrevoit dans les paroles de Jésus l'effraie et il préfère mettre fin à la conversation. Il murmure donc en lui-même, en haussant les épaules, *« Qu'est-ce que la vérité ? »* et quitte le prétoire.

\* \* \*

Comme cette page de l'Évangile est d'actualité ! Aujourd'hui encore, comme hier, l'homme ne cesse de se demander : « Qu'est-ce que la vérité ? » Mais, comme Pilate, il tourne distraitement le dos à Celui qui a dit *« Je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité »* et *« Je suis la Vérité ! »* (Jn 14, 6)

Grâce à internet, j'ai suivi d'innombrables débats sur religion et science, sur foi et athéisme. Une chose m'a frappé : des heures et des heures de dialogue, sans que le nom de Jésus ne soit jamais mentionné. Et si le camp des croyants osait parfois le mentionner, et invoquer le fait de sa résurrection des morts, on essayait immédiatement de clore la discussion comme n'étant pas pertinente pour le sujet. Tout se passe *"etsi Christus non daretur"*, comme si un homme appelé Jésus-Christ n'avait jamais existé dans le monde.

Quel est le résultat de tout cela ? Le mot « Dieu » devient un récipient vide que chacun peut remplir à sa guise. Mais c'est précisément pour cela que Dieu a pris soin de donner un contenu à son nom : *« Le Verbe s'est fait chair »*. La Vérité s'est faite chair ! D'où l'effort acharné pour laisser Jésus en dehors du discours sur Dieu : il enlève à l'orgueil humain tout prétexte pour décider, lui-même, ce qu'est Dieu !

« Ah oui, Jésus de Nazareth ! », objecte-t-on. « Mais il y en a même qui doutent qu'il ait jamais existé ! » Un célèbre écrivain anglais du siècle dernier - connu du grand public pour être l'auteur d’un cycle de romans et du film « Le Seigneur des Anneaux », John Ronald Tolkien - donnait, dans une lettre, cette réponse à son fils qui soulevait la même objection :

Il faut une volonté extraordinaire de ne pas croire pour imaginer que Jésus n’a jamais réellement existé, et encore davantage pour imaginer qu’il n’a pas dit les paroles qu’on a conservées de lui – qui ne sauraient le moins du monde avoir été « inventées » par quiconque vivant sur la terre à cette époque-là : *« Avant qu'Abraham fût, moi, JE SUIS »* (Jn 8, 58) ; et *« Celui qui m'a vu a vu le Père »*. (Jn 14, 9)[[33]](#footnote-33)

La seule alternative à la vérité du Christ, ajoutait l'écrivain, est qu'il s'agit « d'un cas de mégalomanie démente et de fraude gigantesque ». Mais un dossier de ce genre pourrait-il résister à vingt siècles de féroces critiques historiques et philosophiques et produire les fruits qu'il a produits ?

Aujourd'hui, on dépasse le scepticisme de Pilate. Il y en a qui pensent qu'il ne faut même pas poser la question : « Qu'est-ce que la vérité ? », car la vérité n'existe tout simplement pas ! « Tout est relatif, rien n'est sûr ! Penser le contraire est une présomption intolérable ! » Il n'y a plus de place pour les « grands récits sur le monde et la réalité », y compris ceux sur Dieu et sur le Christ.

Frères et sœurs athées, agnostiques ou encore en recherche (s'il y en a qui m’écoutent) : ce n'est pas un pauvre prédicateur comme moi qui a prononcé les paroles que je vais vous dire. C’est un homme que beaucoup d'entre vous admirent, sur lequel vous écrivez et dont, peut-être, vous vous considérez aussi comme les disciples et les adeptes : Søren Kierkegaard, initiateur du courant philosophique de l'existentialisme :

On parle beaucoup, dit-il, de la misère humaine, on parle beaucoup des vies gâchées. Mais la seule vie gâchée est celle de l'homme qui ne se rend jamais compte, parce qu'il ne l'a jamais eue, au sens le plus profond, l'impression qu'il existe un Dieu et qu'il - lui-même, son ego - se tient devant ce Dieu[[34]](#footnote-34).

On dit : il y a trop d'injustice et trop de souffrance dans le monde pour croire en Dieu ! C'est vrai, mais considérons combien le mal qui nous entoure est encore plus absurde et plus désespérant, sans la foi en un triomphe final de la vérité et du bien. La résurrection de Jésus d'entre les morts que nous allons célébrer dans deux jours est la promesse et la garantie que ce triomphe aura lieu, car il a déjà commencé avec lui.

Si j'avais le courage de l'apôtre Paul, je devrais moi aussi crier : *« nous le demandons au nom du Christ, laissez-vous réconcilier avec Dieu ! »* (2 Co 5, 20) Ne « gaspillez » pas vous aussi la vie ! Ne sortez pas de ce monde comme Pilate est sorti du prétoire, avec cette question en suspens : *« Qu'est-ce que la vérité ? »* C'est trop important. Il s'agit de savoir si nous avons vécu pour quelque chose, ou en vain.

\* \* \*

Le dialogue de Jésus avec Pilate offre aussi l'occasion d'une autre réflexion, qui cette fois nous est adressée, à nous, croyants et hommes d'Église, et non à ceux de l'extérieur. *« Ta nation et les grands prêtres t'ont livré à moi »* : *Gens tua et pontifices tradiderunt te mihi* (Jn 18, 35). Les hommes de ton Église, tes prêtres t'ont abandonné ; ils ont discrédité ton nom par des méfaits horribles ! Et nous, nous devrions encore croire en toi ? À cette terrible objection, je voudrais aussi répondre par les mots que le même écrivain que je rappelais, écrivait à son fils :

Notre amour peut se refroidir et notre volonté s’affaiblir à la vue des déficiences, des folies et des péchés de l'Église et de ses ministres, mais je ne crois pas que quiconque ait vraiment cru un jour abandonne la foi pour ces raisons, et encore moins quiconque a une certaine connaissance de l'Histoire... C'est pratique, car cela nous pousse à détourner le regard de nous-mêmes et de nos fautes, et à trouver un bouc émissaire... Je pense être aussi sensible aux scandales que tu peux l’être ainsi que tout autre chrétien. J'ai beaucoup souffert dans ma vie à cause de prêtres ignorants, fatigués, faibles et parfois même mauvais.

Après tout, ce genre de résultat était à prévoir. Cela a commencé avant Pâques avec la trahison de Judas, le reniement de Simon Pierre, la fuite des apôtres... Pleurer, alors ? Oui, recommandait Tolkien à son fils - mais pour Jésus - pour ce qu'il doit endurer, lui - avant de pleurer pour nous. Pleurer - ajoutons-nous aujourd'hui - avec les victimes et pour les victimes de nos péchés.

\* \* \*

Une conclusion pour tous, croyants et non-croyants. Cette année, nous célébrons Pâques, non pas au son joyeux des cloches, mais avec dans les oreilles le bruit de bombes et d'explosions non loin d'ici. Rappelons-nous ce que Jésus a répondu un jour à la nouvelle du sang qu’avait fait verser Pilate et de l'effondrement de la tour de Siloé : *« si vous ne vous convertissez pas, vous périrez tous de même. »* (Lc 13, 5) Si vous ne changez pas vos lances en faucilles, vos épées en socs (Is 2, 4) et vos missiles en usines et en maisons, vous périrez tous de la même manière !

Une chose les événements nous ont rappelé à l’improviste. L'ordre du monde peut changer d'un jour à l'autre. Tout passe, tout vieillit, tout - et pas seulement la « bienheureuse jeunesse » - disparaît. Il n'y a qu'un seul moyen d'échapper au courant du temps qui entraîne tout derrière lui : passer à ce qui ne passe pas ! Mettre les pieds sur la terre ferme ! Pâques signifie passage : faisons tous cette année une vraie Pâque, Vénérables Pères, frères et sœurs : passons à Celui qui ne passe pas. Passons maintenant avec le cœur, avant de passer un jour avec le corps !

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

Traduit par Cathy Brenti de la Communauté des Béatitudes

1. Thomas.d’Aquin, S.Th., III, q.60, a. 2, 2. [↑](#footnote-ref-1)
2. Augustin, *Sermo* 112 (PL 38, 643). [↑](#footnote-ref-2)
3. Paul VI, *Mysterium fidei* (AAS 57, 1965, p. 753 ss). [↑](#footnote-ref-3)
4. Justin, *I* *Apologia*, 67, 3-4. [↑](#footnote-ref-4)
5. *Dei Verbum*, 12. [↑](#footnote-ref-5)
6. Saint Augustin*, Commentaire de la première épître de saint Jean, 3,13*. [↑](#footnote-ref-6)
7. *Lettre aux Magnésiens*, 10, 3. [↑](#footnote-ref-7)
8. J. Ratzinger – Benedetto XVI, *Jésus de Nazareth*, vol. II, LEV, Roma 2011, p.132-163 ; cf. L. Bouyer, *Eucharistie. Théologie et spiritualité de la prière eucharistique*. Desclée, Tournai 1966. [↑](#footnote-ref-8)
9. Augustin, Confessions, X, 43. [↑](#footnote-ref-9)
10. R. Girard, *Des choses cachées depuis la fondation du monde,* Grasset, Paris 1978. [↑](#footnote-ref-10)
11. Augustin, De civitate Dei, X, 6. [↑](#footnote-ref-11)
12. Conchita. *Journal spirituel d'une mère de famille*, par M.-M. Philipon, Desclée de Brouwer 1974, p. 102. [↑](#footnote-ref-12)
13. *Lumen gentium*, 10-11. [↑](#footnote-ref-13)
14. Ignace d’Antioche, Lettre aux Romains, 4, 1. [↑](#footnote-ref-14)
15. Augustin, *Confessions*, VII, 10. [↑](#footnote-ref-15)
16. Léon le Grand, *Sermo* 12, 7 (CCL 138A, p. 388). [↑](#footnote-ref-16)
17. Hilaire de Poitiers, *De Trinitate*, 8, 16 (PL 10, 248) : “*Eius tantum in se adsumptam habens carnem, qui suam sumpserit*”. [↑](#footnote-ref-17)
18. Élisabeth de la Trinité, Lettre 261, à sa mère. [↑](#footnote-ref-18)
19. N. Cabasilas, Vita in Christo, IV, 6 (PG 150, 613). [↑](#footnote-ref-19)
20. Hilaire de Poitiers, *De Trinitate,* VIII, 13-16 (PL 10, 246 s). [↑](#footnote-ref-20)
21. Irénée, *Adversus haereses,* III, 24, 1. [↑](#footnote-ref-21)
22. Cf. Augustin, Comm. *sur la Première Lettre de Jean*, 10,8. [↑](#footnote-ref-22)
23. Augustin, *Sermo Denis* 6 (PL 46, 834 s.). [↑](#footnote-ref-23)
24. Ambroise, *De sacramentis,* IV, 14-16. [↑](#footnote-ref-24)
25. Cf. *Somme théologique* IIIa, q.75, a.4. [↑](#footnote-ref-25)
26. *Homélies catéch****.*** XVI, 11 s. [↑](#footnote-ref-26)
27. Colloque de Marburg, 1529. [↑](#footnote-ref-27)
28. *In Cant.* XI, 5, 2 [↑](#footnote-ref-28)
29. Isaac de Ninive, *Discours ascétiques*, 4. [↑](#footnote-ref-29)
30. Bernard de Clairvaux, *Louanges à Vierge*, I, 8. [↑](#footnote-ref-30)
31. *De baptismo,* 1. [↑](#footnote-ref-31)
32. *Les Fiancés,* chap. 38. [↑](#footnote-ref-32)
33. John Ronald Reuel Tolkien, *Lettres*, Pocket 2013. [↑](#footnote-ref-33)
34. S. Kierkegaard, *Traité du désespoir, la maladie mortelle*, Gallimard, 1932. [↑](#footnote-ref-34)